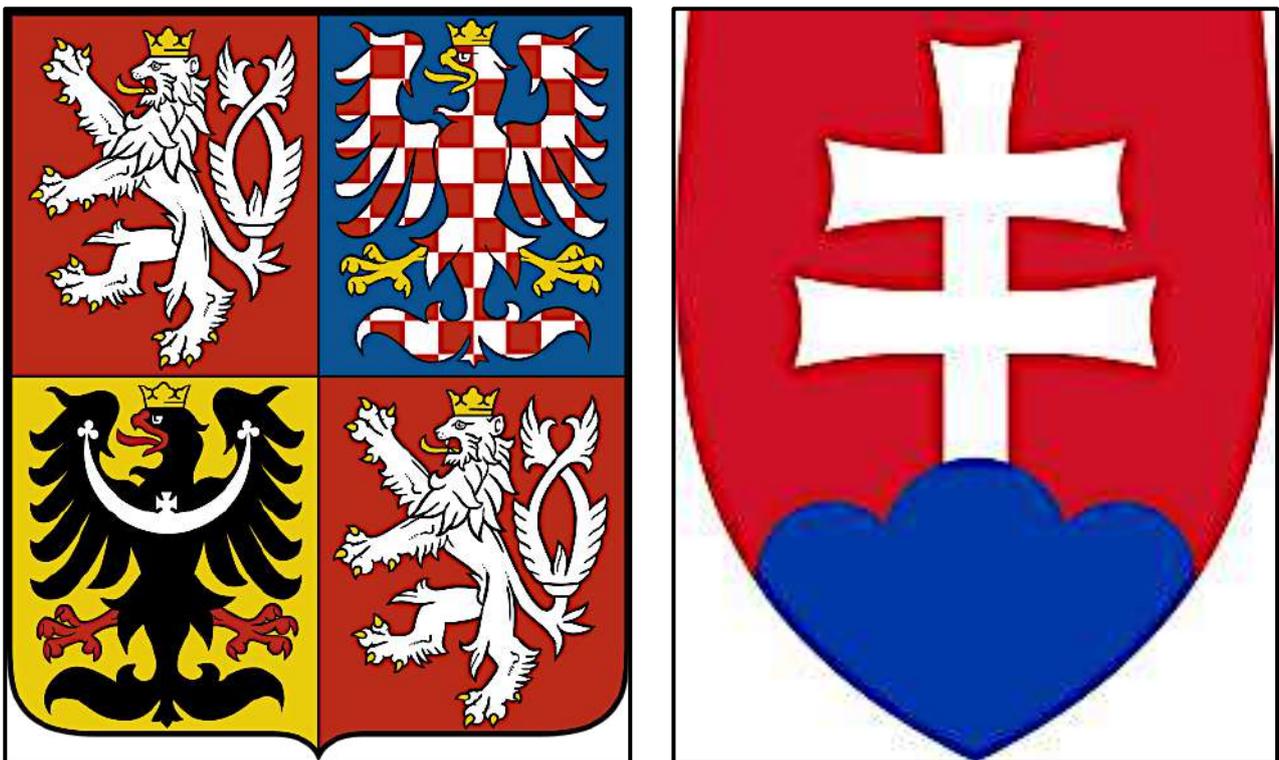


# *Histoire et Philatélie*

## *Les Tchèques et les Slovaques*



*Pour les timbres-poste, la numérotation Yvert et Tellier a été choisie*

*Les timbres sans abréviation sont ceux de la Tchécoslovaquie*

*Pour les autres pays, les abréviations suivantes sont employées :*

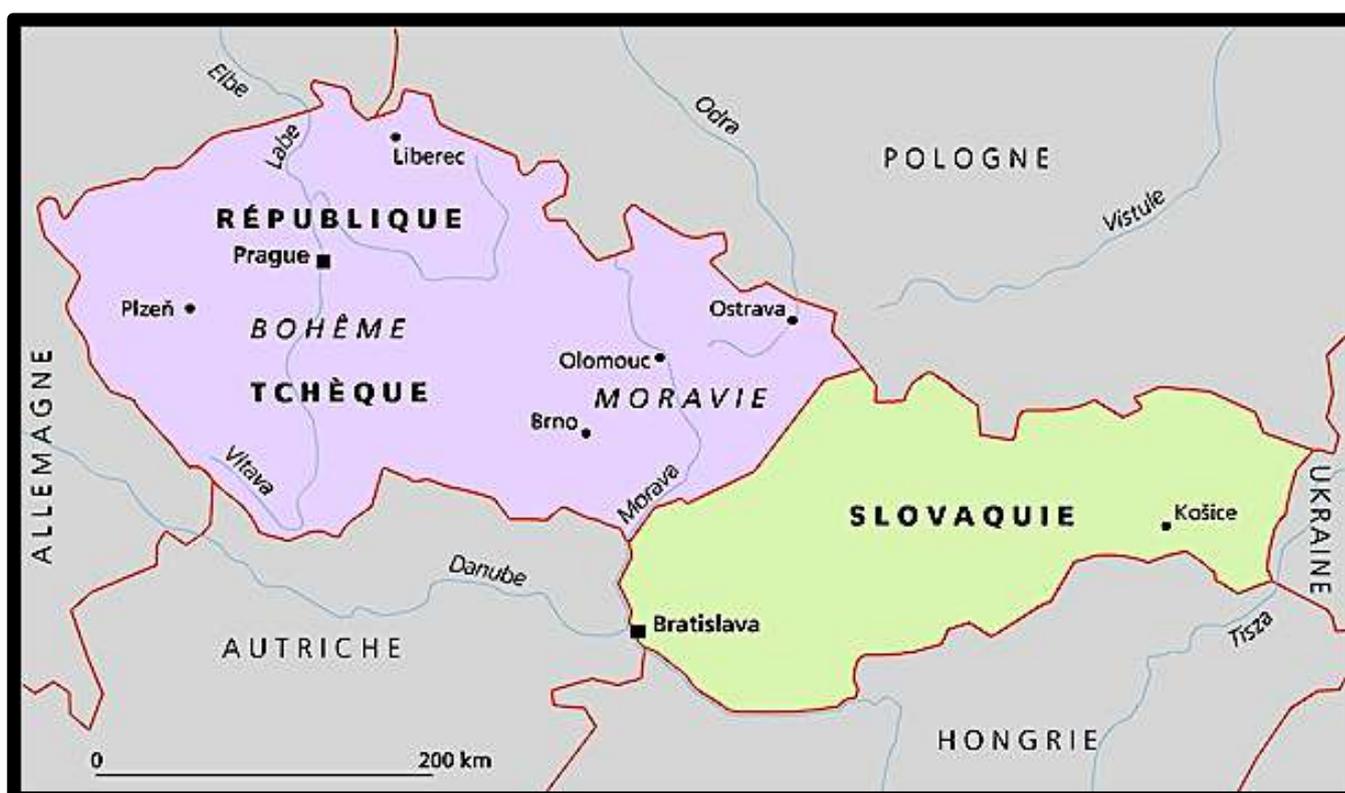
- B.M. : Bohême et Moravie
- R.T. : République tchèque
- Sl. : Slovaquie

# Introduction

La République tchèque, avec une superficie de près de 79 000 km<sup>2</sup>, et la Slovaquie, avec une superficie de 49 000 km<sup>2</sup>, sont issues de la scission pacifique, le 1<sup>er</sup> janvier 1993, de la Tchécoslovaquie. Cette scission était prévisible, car la Tchécoslovaquie, qui n'a existé que de 1918 à 1939 et de 1945 à 1992, était en fait une réunion de deux peuples fort dissemblables, voulue par les grandes nations après la première guerre mondiale. Les divergences historiques étaient grandes : tandis que les Tchèques disposaient dès le IX<sup>e</sup> siècle d'un véritable état, formé par la Bohême, la Moravie et une partie de la Silésie, l'histoire du peuple slovaque, en l'absence d'un état indépendant pendant près d'un millénaire, se confond entièrement avec celle de la Hongrie. Même si l'État tchèque a souvent été occupé et toujours convoité, l'existence de cette entité nationale, que la Slovaquie n'a jamais connue avant le XX<sup>e</sup> siècle, fait que l'on doit parler de deux nations absolument distinctes.

La République tchèque elle-même est constituée de deux composantes : la partie occidentale est la Bohême, la partie orientale la Moravie.

Les voisins des pays tchèque et slovaque sont l'Allemagne à l'ouest, la Pologne au nord, l'Autriche et la Hongrie au sud, et l'Ukraine à l'est. La capitale de la République tchèque est Prague, celle de la Slovaquie est Bratislava.



Extrait de <http://www.larousse.fr/encyclopedie/autre-region/Tchécoslovaquie/146142>

# I. De la préhistoire à la Grande-Moravie (...-vers 900)

Les Celtes sont les premiers occupants de la région dont l'identité est clairement attestée. La tribu celtique des Boïens (en latin: les Boii) a donné son nom à ce qui actuellement la Bohême.

Mais au commencement de notre ère, les Celtes furent soumis à la pression de Rome et des tribus germaniques. En Bohême, les tribus germaniques des Marcomans et des Quades remplacèrent progressivement les Celtes, et en Slovaquie, ce furent surtout les Suèves. Cependant, les pays tchèques parvinrent à demeurer en dehors du cadre de l'Empire romain.

La région devint à partir de 400 le point de passage de nouvelles migrations de peuplades : les Huns, suivis des Ostrogoths et des Lombards (V<sup>e</sup> siècle), ensuite les Avars, à partir du VI<sup>e</sup> siècle.

Mais petit à petit, l'on assista à l'implantation d'est en ouest des tribus slaves. Il se produisit entre les Slaves et les Avars un certain mélange de populations, bien que les Avars étaient plutôt les oppresseurs et les Slaves les opprimés. Cette domination des Avars ne fut interrompue qu'entre 620 et 658, lorsqu'un certain Sâmo parvint à battre les Avars et à se faire couronner roi des Slaves.

Après Sâmo, les Slaves vécurent à nouveau en symbiose plus ou moins contrainte avec les Avars, jusqu'à l'écrasement de l'Empire avar à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle par les Carolingiens. C'était le début de l'influence de l'Empire franc et de l'envoi de missionnaires chrétiens. La première église chrétienne fut consacrée vers 830 à Nitra, en Slovaquie occidentale.



1933, n<sup>os</sup> 282/283

*1100<sup>e</sup> anniversaire de l'érection à Nitra de la première église chrétienne*

À partir de Charlemagne, les Slaves de Bohême, Moravie et Slovaquie se trouvaient désormais aux prises avec un nouveau voisin. Ils acceptèrent de payer une redevance à l'empereur, demandant en contrepartie une certaine tranquillité : l'Empire carolingien n'alla pas jusqu'à une annexion des territoires slaves.

Vers 830, le prince des Moraves, Mojmir I<sup>er</sup>, chassa Pribina, un prince de la Slovaquie occidentale, et s'appropriâ son territoire : c'était le début de ce qu'on allait appeler plus tard la Grande-Moravie, qui à son apogée, vers 880, allait englober la Bohême, la Moravie, la Slovaquie, la Lusace, la Silésie et une grande partie de la Hongrie actuelle.



Sl., 1944, n<sup>o</sup> 100  
*Pribina*



Sl., 1944, n<sup>o</sup> 101  
*Mojmir I<sup>er</sup>*



1963, n°s 1277/1278  
1100<sup>e</sup> anniversaire de la Grande-Moravie

Mojmir I<sup>er</sup> fut éliminé en 846 par son neveu Rastislav. Pendant son long règne, de 846 à 870, celui-ci essaya sans cesse d'assurer sa souveraineté face aux appétits de son voisin, Louis le Germanique, petit-fils de Charlemagne et roi de Francie orientale depuis le traité de Verdun de 843, par lequel le grand Empire carolingien avait été divisé en trois parties.



Sl., 1944, n° 102  
Rastislav

Pour s'affranchir de la tutelle de Louis le Germanique, Rastislav décida de se tourner vers Byzance, en invoquant la nécessité de christianiser le pays dans sa propre langue. Byzance lui envoya deux frères : Constantin le Philosophe, qui prit plus tard le nom de Cyrille, et Méthode. Leur évangélisation du peuple slave fut un succès : ensemble, ils avaient déjà créé un alphabet slave (le "glagolithique", qui, après quelques modifications, devint le "cyrillique"). Ils traduisirent en slave les livres ecclésiastiques et formèrent de nombreux disciples. Cyrille mourut en 869 à Rome, Méthode en 885.



1935, n°s 299/301  
Saints Cyrille et Méthode.  
1050<sup>e</sup> anniversaire de la mort de saint Méthode

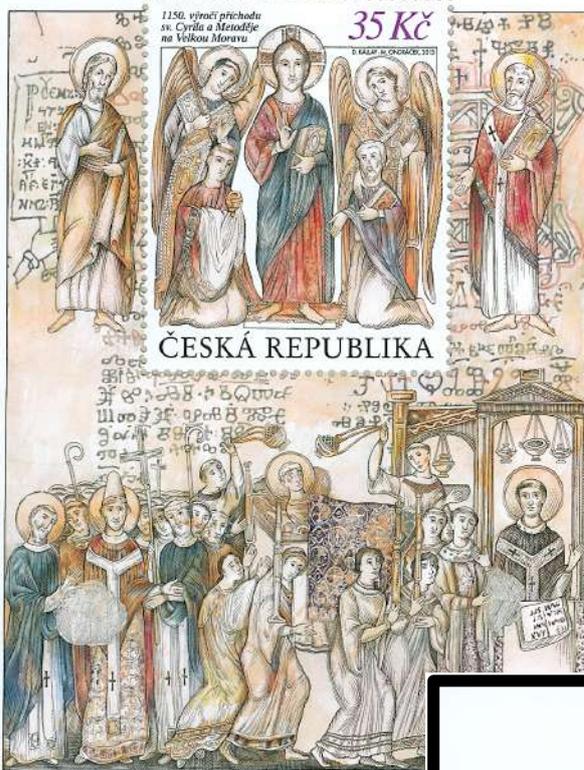


R.T., 1993, n° 10



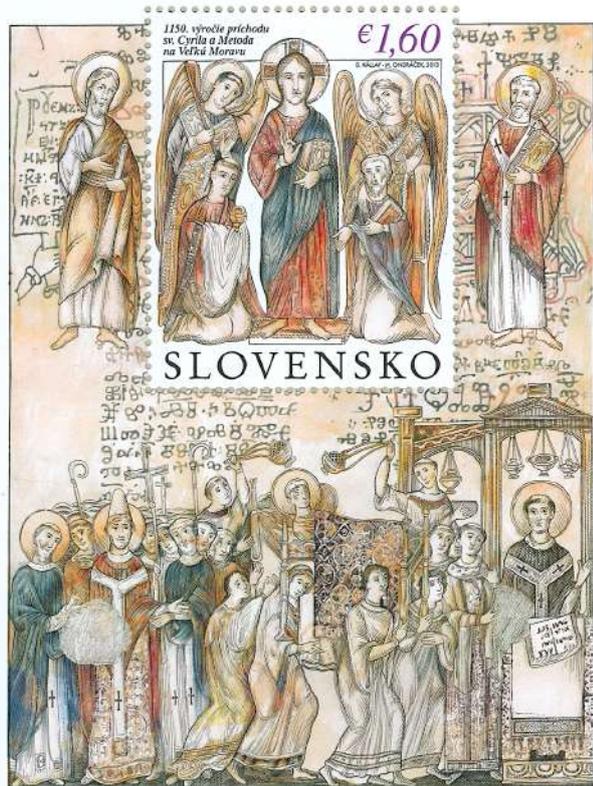
Sl., 1993, n° 141

1130<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée en Moravie des saints Cyrille et Méthode



SPOLEČNÉ VYDÁNÍ SE SLOVENSKOU  
VATIKÁNEM A BULHARSKOU REI

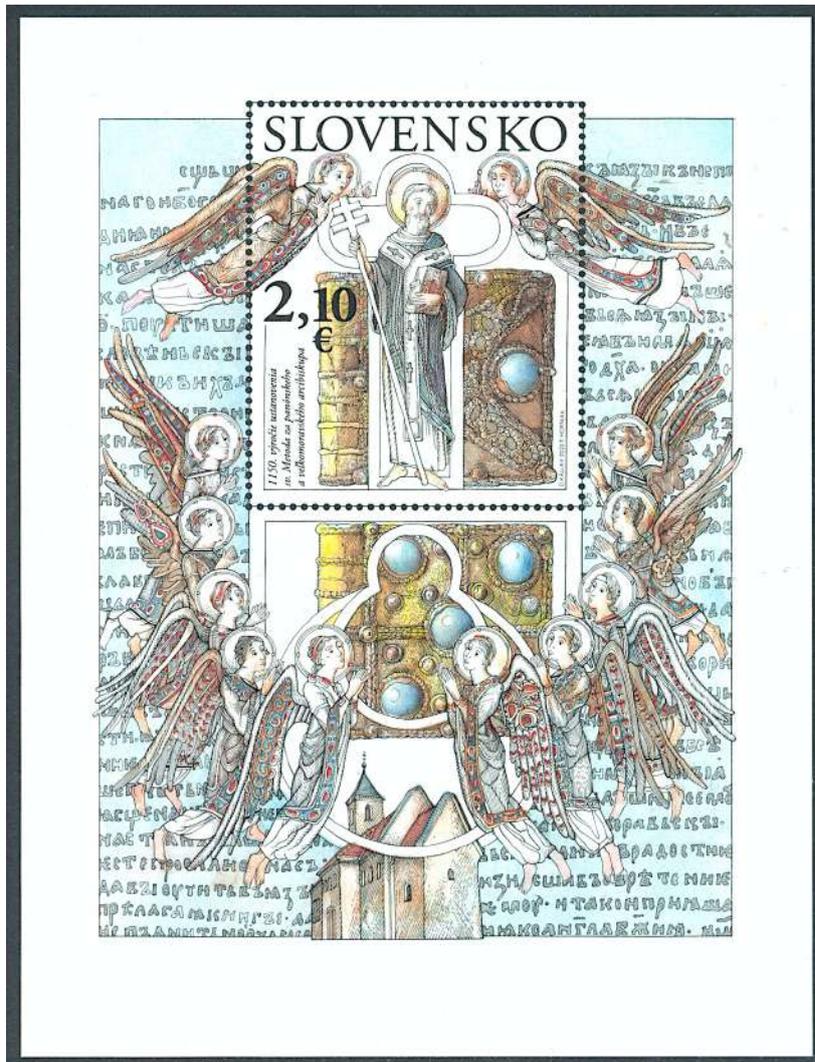
R.T., 2013, bloc 48



SPOLOČNÉ VYDANIE S ČESKOU REPUBLIKOU,  
VATIKÁNOM A BULHARSKOU REPUBLIKOU

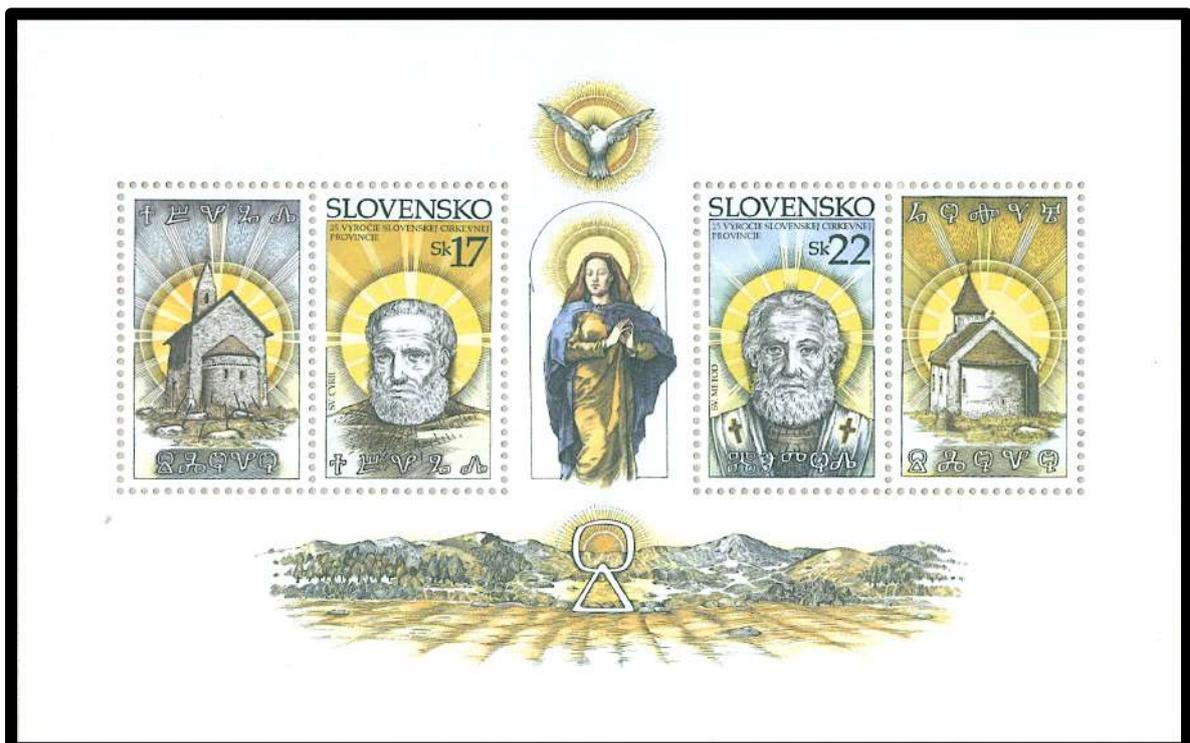
Sl., 2013, bloc 42

1150<sup>ème</sup> anniversaire de l'arrivée en Moravie des saints Cyrille et Méthode



Sl., 2020, bloc 57

1150<sup>e</sup> anniversaire de la consécration de saint Méthode comme archevêque de Sirmium



Sl., 2003, bloc 20

Saints Cyrille et Méthode

En 870, Svatopluk, le neveu de Rastislav, écarta son oncle du pouvoir, et le livra aux Francs, qui lui firent crever les yeux. C'est pendant le règne de Svatopluk, de 870 à 894, que la Grande-Moravie atteignit son apogée territoriale.

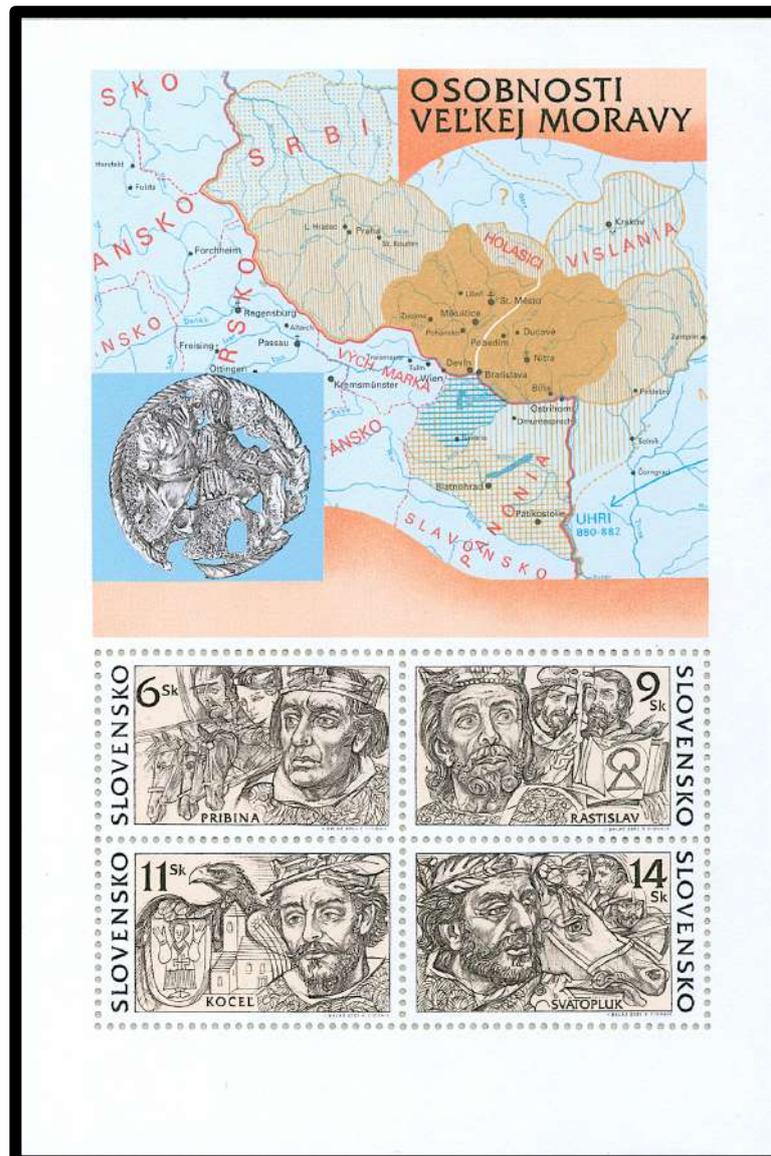


*Sl., 1944, n° 103  
Svatopluk*



*Sl., 1994, n° 164  
Svatopluk  
1100<sup>e</sup> anniversaire de sa mort*

Il continua la difficile politique d'équilibre avec son voisin germanique, et dut mener une lutte incessante contre d'autres seigneurs, comme Kocel, le fils de Pribina, et le prince Braslav.



*Sl., 2001, bloc 14  
Personnalités de la Grande-Moravie : Pribina, Rastislav, Kocel & Svatopluk*

À la mort de Svatopluk, le royaume fut divisé entre ses trois fils, dont Mojmir II et Svatopluk II, mais les rivalités fraternelles affaiblirent rapidement la Grande-Moravie, si bien que les Magyars, qui avaient franchi en 896 les Carpates pour s'installer dans les plaines inhabitées du moyen Danube, n'eurent que peu de peine à écraser l'armée morave en 903 et 907.



*Sl., 1944, n° 105  
Mojmir II*



*Sl., 1944, n° 106  
Svatopluk II*



*Sl., 1944, n° 104  
Kocel*



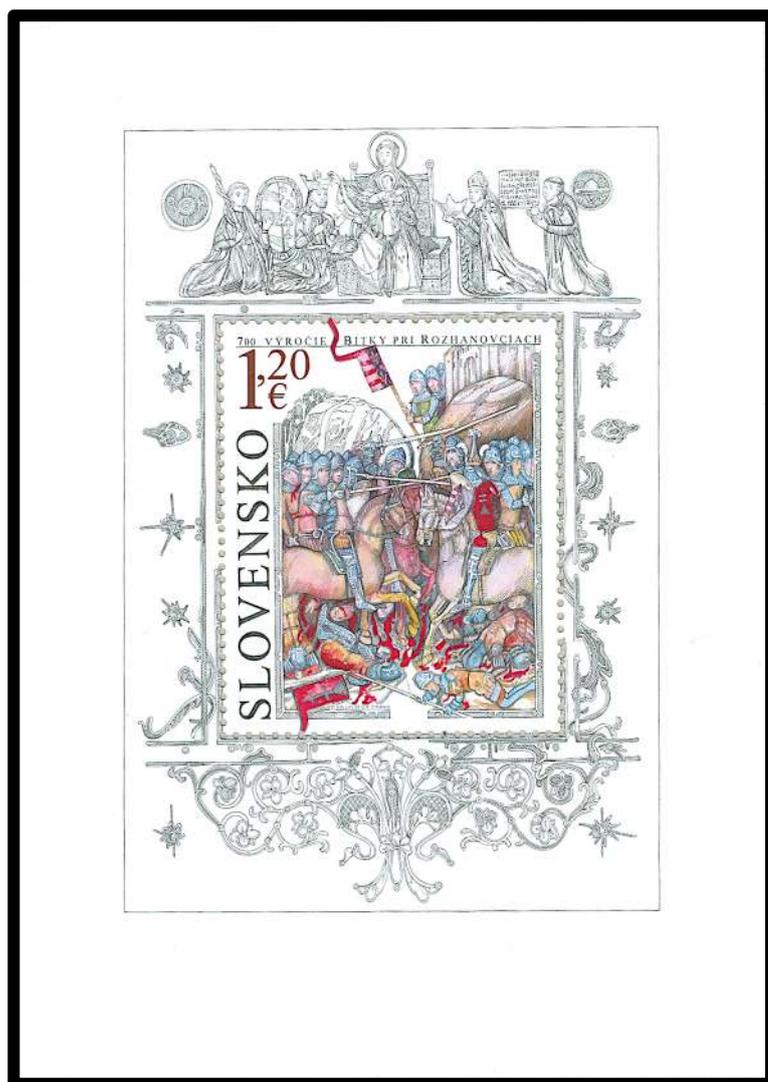
*Sl., 1944, n° 107  
Braslav*

Avec cette invasion des Magyars, la Slovaquie fut placée sous leur domination directe : c'était le début d'une longue période - un millénaire! - pendant laquelle l'histoire de la Slovaquie allait se confondre entièrement avec celle de la Hongrie. C'est un miracle que la culture et la langue slovaques aient pu survivre à cette interminable absence totale d'autonomie.

Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, un noble slovaque, Máté Csák (vers 1260-1321) essaya de s'opposer au pouvoir royal hongrois, et de donner une certaine indépendance au territoire qu'il administrait, correspondant environ à la Slovaquie actuelle. Il fut cependant battu en 1312 à la bataille de Rozhanovce, ce qui mit pour des siècles un terme à toute tentative d'indépendance de la Slovaquie.



*Sl., 2010, n° 552  
Máté Csák*



*Sl., 2012, bloc 38  
700<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de Rozhanovce*

## II. Les Přemyslides (vers 900-1306)

L'écroulement de la Grande-Moravie s'accompagna chez les Slaves occidentaux, en Bohême, d'un vide du pouvoir. Un des seigneurs les plus importants fut le prince Bořivoj. Il s'était installé près de Prague, et avait été le vassal de Svatopluk. Il favorisa fortement l'extension de la religion chrétienne dans la région, et devint le premier chef d'une dynastie qui allait régner sur la Bohême jusqu'en 1306: les Přemyslides. La dynastie des Přemyslides allait perdurer pendant environ quatre siècles, jusqu'en 1306.

À la mort de Bořivoj, vers 890, il y eut comme d'habitude d'intenses luttes fratricides entre ses successeurs, jusqu'à ce que son jeune petit-fils, Venceslas (Václav en tchèque) prenne le pouvoir vers 922. Cultivé et diplomate, il fit preuve de réalisme en acceptant d'être le vassal de son puissant voisin germanique. Il mena une politique qui favorisait l'Église, dont il fit l'instrument principal du pouvoir souverain.

Il fut assassiné par son frère Boleslav en 935. Canonisé à la fin du X<sup>e</sup> siècle, il est devenu le patron de la Bohême. Sa statue trône au sommet de la plus grande avenue de Prague, la "place Venceslas".



1929, n<sup>o</sup>s 258/262  
*Millénaire de saint Venceslas*



R.T., 2012, n<sup>o</sup> 642

*Saint Venceslas*



R.T., 2013, n<sup>o</sup> 684

Boleslav I<sup>er</sup> régna jusqu'en 967. Pris de remords - ou par calcul - il rendit hommage à son frère défunt Venceslas et poursuivit sa politique : il accepta la suzeraineté de l'empereur germanique, et continua à diffuser le christianisme sur ses terres. Il étendit les frontières de sa principauté à la Moravie et à la Silésie.

Une de ses filles, Dobrawa, épousa en 965 Mieszko I<sup>er</sup>, duc de Pologne et fondateur de la dynastie des Piast, qui allait régner sur la Pologne jusqu'en 1370.



*Pologne, 1986, n° 2876  
Mieszko I<sup>er</sup>*



*Pologne, 1986, n° 2877  
Dobrawa*

Boleslav I<sup>er</sup> obtint de Rome que soit créé en 973 l'évêché de Prague. En 982, Adalbert fut proclamé évêque de Prague. Adalbert (Vojtěch en tchèque), bien que continuellement en conflit avec Boleslav I<sup>er</sup> et avec ses fidèles, fut le principal protagoniste de la christianisation complète de l'Europe centrale. Cultivé et intransigent, il a incarné l'esprit de résistance de l'Église face au pouvoir séculier. Il fut assassiné en 997.



*1947, n°s 443/445*

*950<sup>e</sup> anniversaire de la mort de saint Adalbert*



*R.T. 1997, n° 136*

*1000<sup>e</sup> anniversaire de la mort de saint Adalbert*

Boleslav I<sup>er</sup> et ses successeurs furent confrontés aux appétits jamais assouvis de ses trois grands voisins: l'Empire romain germanique à l'ouest, la Pologne au nord et la Hongrie au sud-est. Les Přemyslides choisirent le plus souvent le camp de l'empereur germanique, qui, en contrepartie de lourdes charges militaires et financières, leur accorda sa protection.

Pendant tout le XI<sup>e</sup> siècle, les Přemyslides étaient affaiblis par les querelles familiales et les conflits internes, et ils étaient confrontés à la volonté d'expansion territoriale de la Pologne. Succès et échecs se succédèrent avec des fluctuations incessantes des frontières, sous l'arbitrage constant des empereurs du Saint-Empire, qui accordaient leur soutien alternativement à l'un et à l'autre, craignant une trop grande puissance aussi bien de la Pologne que de la Bohême.

Les seuls ducs de Bohême qui méritent d'être cités furent Břetislav I<sup>er</sup>, duc de 1034 à 1055, et Vratislav II, de 1061 à 1092. Ce dernier choisit le camp de l'empereur Henri IV dans la querelle des Investitures, entre l'empereur et le pape. En récompense, il reçut en 1085 le titre de roi de Bohême à usage purement personnel.

La situation continua de la même façon au XII<sup>e</sup> siècle, avec l'incessante rivalité des Přemyslides pour le pouvoir. Tout comme en 1085, Vladislav II, qui régna de 1140 à 1173, obtint pour son soutien à l'empereur le titre de roi, à son seul bénéfice (non héréditaire).

Tout comme dans une grande partie de l'Europe, la période se caractérise par la place de plus en plus importante prise par la noblesse : sans son appui, le souverain était voué à l'impuissance. Le pouvoir que le souverain concentrait entre ses mains dépendait de la distribution de bénéfices et fiefs.

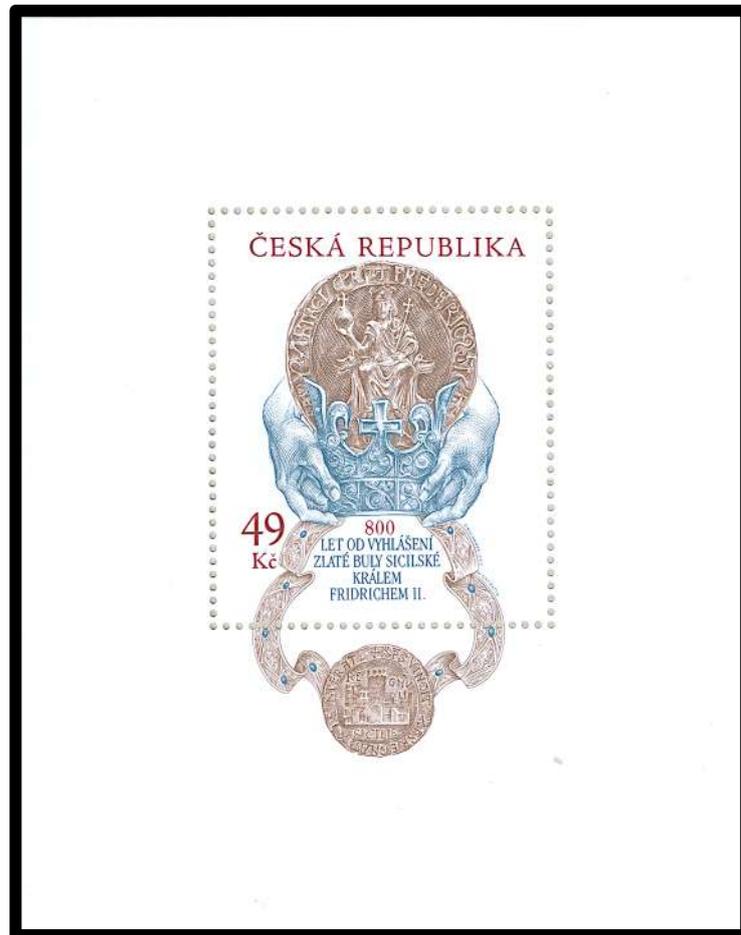
Les choses changèrent au XIII<sup>e</sup> siècle, avec quelques souverains au long règne qui consolidèrent leur pouvoir, et qui, profitant d'une meilleure situation économique et d'un contexte international plus favorable, surent faire de l'ensemble des pays tchèques une des grandes puissances européennes.

Le premier était Přemysl Otakar I<sup>er</sup>, souverain de 1197 à 1230. Accordant tour à tour son soutien aux candidats guelfes et gibelins qui ambitionnaient le titre d'empereur du Saint-Empire, il se fit proclamer roi de Bohême en 1198. Politique rusé et habile opportuniste, il rendit la couronne royale héréditaire à la dynastie Přemyslides.



*R.T., 2006, timbre issu du bloc 22  
Přemysl Otakar I<sup>er</sup>*

En 1212, l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen lui accorda le privilège de Bâle, plus connu sous le nom de Bulle d'Or de Sicile, l'empereur l'ayant signée de son sceau de roi de Sicile. Ce document, qui définissait les relations entre l'Empire et la Bohême, mettait fin à la subordination de la Bohême. L'empereur y confirmait les privilèges du roi de Bohême et acceptait le caractère héréditaire de la couronne. En cas d'extinction de la ligne masculine de la dynastie, le choix d'un nouveau souverain appartiendrait à la noblesse et au haut clergé du pays.



*R.T., 2012, bloc 46  
800<sup>e</sup> anniversaire de la Bulle d'Or de Sicile (1212)*

Le roi essaya vainement de marier sa fille Agnès au fils de l'empereur Frédéric II et au roi d'Angleterre. Agnès préféra vouer sa vie au travail religieux, et elle fonda à Prague un couvent et un hôpital. Elle fut canonisée en 1989.



*R.T., 2011, n° 592  
Sainte Agnès de Bohême (1211-1282)*

Les successeurs de Přemysl Otakar I<sup>er</sup> furent son fils, Venceslas I<sup>er</sup>, (en tchèque: Václav I<sup>er</sup>) qui régna jusqu'en 1253, suivi de son petit-fils, Přemysl Otakar II, qui régna jusqu'en 1278. Ils continuèrent la politique opportuniste de leur père et grand-père, portant le prestige international de la famille Přemysl à son sommet. Ils s'appuyèrent sur la noblesse - c'était l'apogée de la grande chevalerie médiévale - et sur la bourgeoisie naissante des villes.

À la suite d'héritages, de mariages et d'incursions militaires, ils annexèrent des territoires étendus comme la Carinthie et la Styrie, constituant un vaste empire qui allait des Alpes à la Baltique et de la Hongrie à l'Adriatique.

Mais cette expansion territoriale devint dangereuse pour l'Empire, et en fin de règne, Přemysl Otakar II dut renoncer aux pays alpins et à l'Autriche. Il perdit la vie en 1278 en essayant de renverser la situation face à l'empereur Rodolphe I<sup>er</sup>, le véritable fondateur de la dynastie des Habsbourg.



*R.T., 2006, timbres issus du bloc 22  
Venceslas I<sup>er</sup> Přemysl Otakar II*



*1978, n° 2273  
Přemysl Otakar II, détail de son tombeau à la cathédrale de Prague*

La mort du roi Přemysl Otakar II en 1278 fut suivie par une période d'anarchie et d'effondrement, due au jeune âge du successeur Venceslas II (Václav II), qui n'avait pas encore sept ans. Ce n'est qu'à partir de 1287 qu'il s'affirma, redonnant peu à peu à la dynastie le lustre qu'elle avait perdu, s'appuyant sur l'Église et sur la noblesse.

Étant marié à la fille du roi de Pologne Přemysl II, qui décéda en 1296, il fut choisi comme successeur par la noblesse et le clergé polonais, et il reçut en 1300 la couronne royale polonaise. L'année suivante, en 1301, il tenta d'obtenir la couronne hongroise pour son fils Venceslas, mais là il se heurta à l'opposition des Anjou.

Cette union tchéco-polonaise n'allait pas durer longtemps : Venceslas II mourut de tuberculose en 1305, et son fils, Venceslas III (Václav III), fut assassiné en 1306. Il n'avait pas 17 ans. Avec lui s'éteignait la dynastie des Přemyslovides.



*R.T., 2006, timbres issus du bloc 22  
Venceslas II*



*Venceslas III*



*Pologne, 1995, n° 3313  
Venceslas II de Bohême, en tant que roi de Pologne Waclaw II*

La société tchèque s'est définitivement formée pendant le règne des derniers Přemyslides : une Église omniprésente, une noblesse qui s'affirme, et des villes qui se développent, devenant des foyers intellectuels. Le territoire est partagé entre le domaine royal, avec son réseau de châteaux et de villes, les biens de la noblesse, reçus du souverain au prix de leur fidélité, et les biens de l'Église. La grande majorité de la population est paysanne : ils cultivent les terres du roi, des seigneurs et des évêques en échange du paiement de redevances et de "corvées".

### III. La maison de Luxembourg (1306-1437)

L'assassinat de Venceslas III en 1306 inaugura une nouvelle période d'anarchie et de troubles, pendant laquelle les différents candidats au trône de Bohême faisaient promesses sur promesses à une aristocratie avide. L'Europe était divisée en deux clans : d'un côté la papauté et l'Empire romain germanique, de l'autre côté la France de Philippe le Bel et la Bohême.

Pour mettre fin à cette situation, l'archevêque de Mayence Pierre d'Aspelt négocia l'arrivée de la maison de Luxembourg à la tête de l'Empire. En 1309, Henri IV de Luxembourg fut couronné empereur sous le nom de Henri VII. Pierre d'Aspelt parvint également à donner en 1310 la couronne de Bohême au fils de Henri VII, Jean de Luxembourg. Pour faire accepter ce souverain étranger par la noblesse tchèque, on le maria à Eliška, la fille de Venceslas II.



*Luxembourg, 12953, n° 475  
Pierre d'Aspelt, archevêque de Mayence (1250-1320)*



*R.T., 1996, n° 104  
Jean de Luxembourg*



*R.T., 2010, n° 565  
Jean de Luxembourg  
et son épouse Eliška*



*B.M., 1943, n° 104*



*Luxembourg, 1996, n° 1359  
Jean de Luxembourg*



*Luxembourg, 1946, n°s 388/391  
Jean de Luxembourg*

Jean de Luxembourg fut surnommé “le roi étranger”, car il séjourna le plus souvent hors de Bohême, laissant le gouvernement aux mains de la noblesse. Ses gains territoriaux furent cependant considérables.

À la fin de sa vie, devenu aveugle, il laissa son fils Charles exercer le pouvoir sur l’ensemble des territoires tchèques. Il mourut en 1346, à la bataille de Crécy, où son allié et parent le roi de France Philippe VI fut battu par les Anglais.

Son fils Venceslas, né en 1316, lui succéda. Il prit le nom de Charles lors de son séjour à la cour de France. Suite à la cécité de son père, il régna effectivement à partir de 1337, bien qu’il ne devint officiellement roi de Bohême qu’en 1346, sous le nom de Charles I<sup>er</sup>. Il régna jusqu’à sa mort en 1376.

Intelligent, cultivé, humaniste avant la lettre, il fut le plus grand souverain tchèque de l’histoire. Il comprit que pour être accepté en Bohême, il devait y résider, parler et écrire en langue tchèque, et se baser sur les forces vives locales.

Il parvint à se faire élire comme roi des Romains en 1346, ce qui lui ouvrait la porte du trône impérial : il fut effectivement couronné empereur du Saint-Empire en 1355. En réunissant sur sa tête la couronne royale de Bohême (1346) et la couronne impériale (1355), Charles IV (Charles I<sup>er</sup> en tant que roi de Bohême) fit concentrer tout le prestige de l’Empire sur la Bohême, surtout sur la ville de Prague, où il résidait.

Il fit de son royaume un État puissant, riche et structuré. Il eut la double chance qu’il parvint à tenir son pays en dehors de la misère de la guerre de Cent Ans, et que la peste, qui sévissait partout ailleurs en Europe, ait épargné ses territoires.



*R.T., 1996, n° 105*



*1978, n° 2274*

*Charles IV*



*R.T., 1998, n°s 169/171  
Prague au temps de Charles IV*

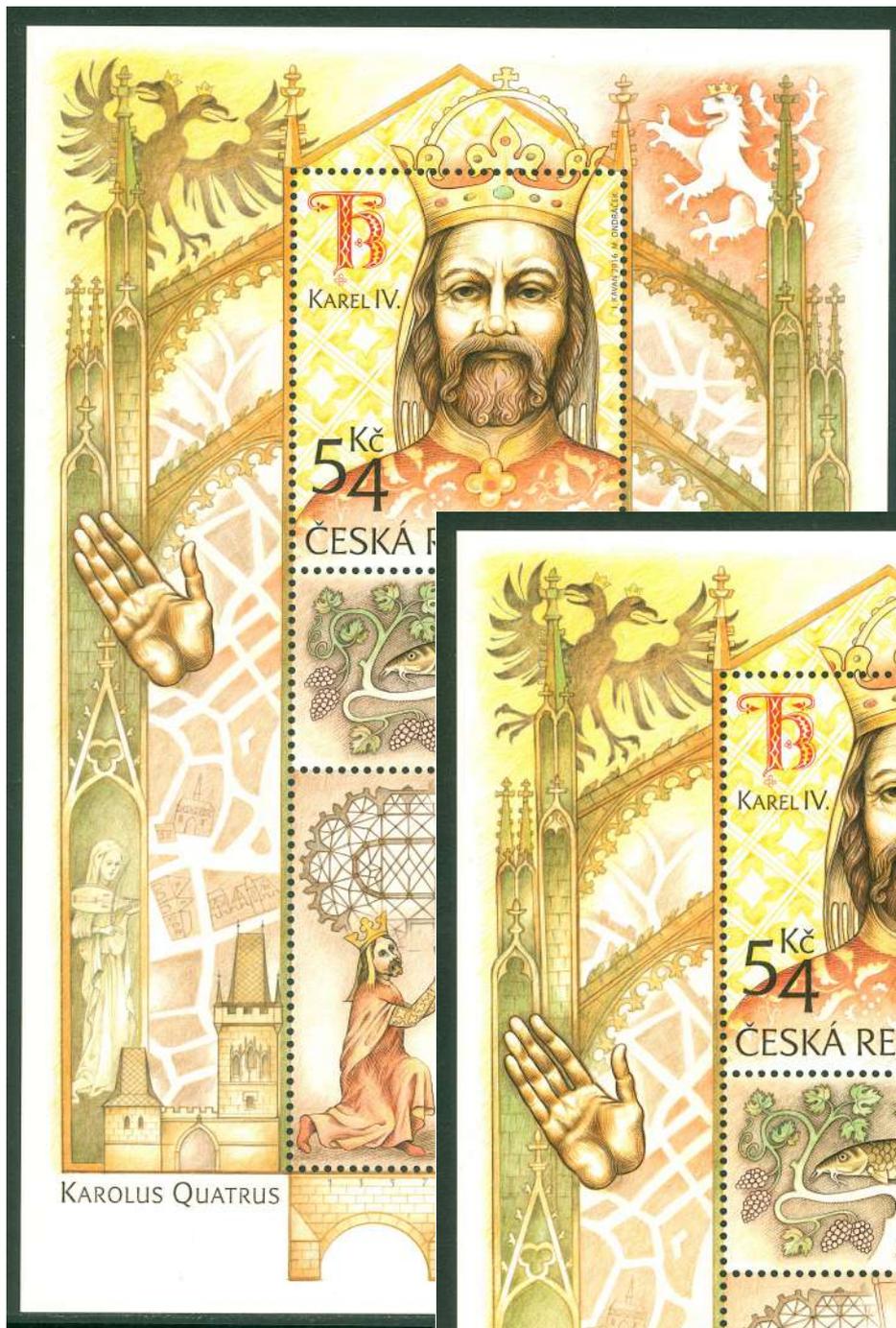


*B.M., 1943, n° 102  
Charles IV*

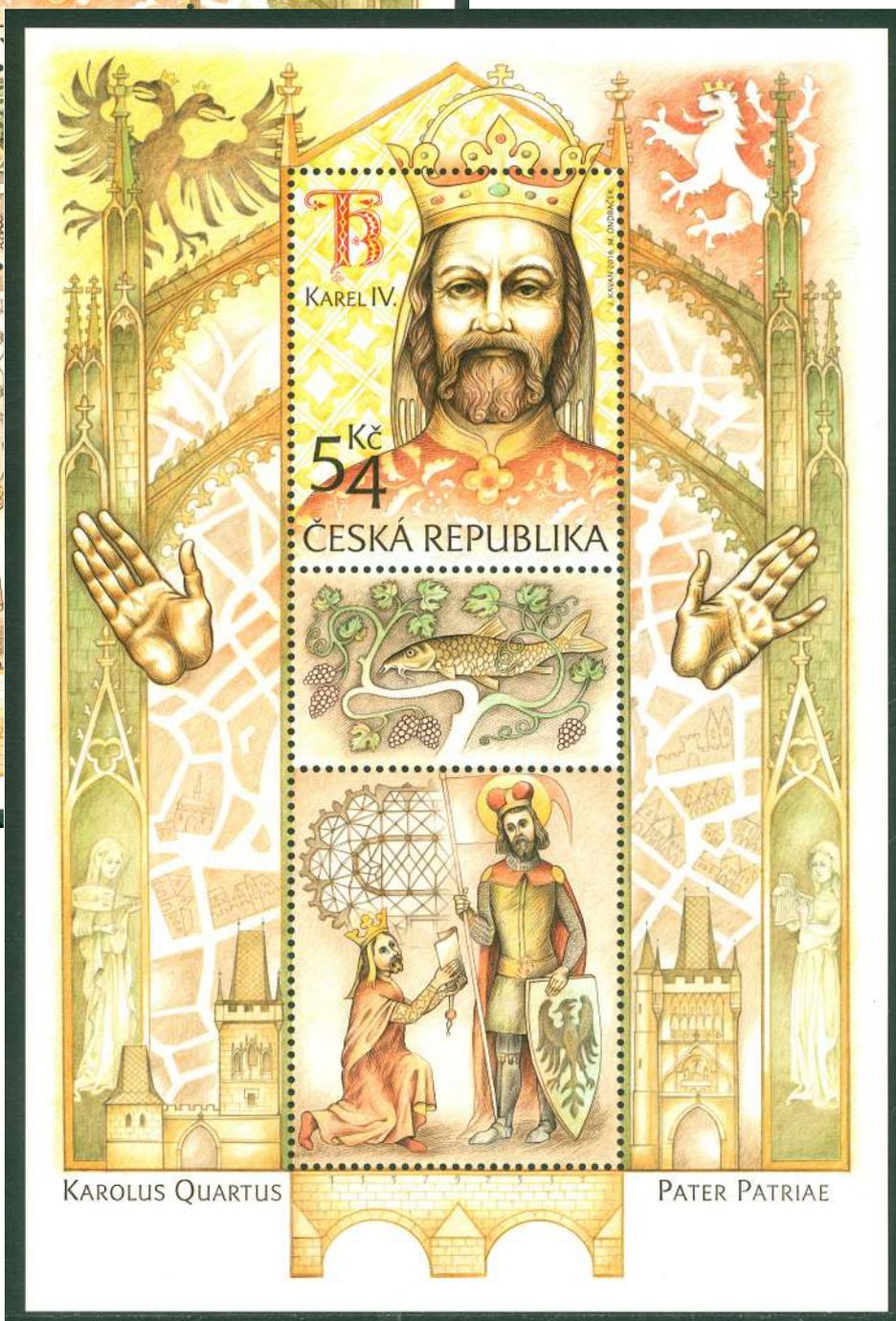


*Luxembourg, 1935, n°s 276/281  
Charles IV*

R.T., 2016, bloc 58  
Charles IV  
Texte erroné : "KAROLUS QUATRUS"



R.T., 2016, bloc 58A  
Charles IV  
Texte correct : "KAROLUS QUARTUS"



Grâce à une habile politique matrimoniale familiale, il ne cessa d'agrandir ses possessions et son influence. Pour bien souligner l'importance du titre de roi de Bohême, il fit réaliser une précieuse couronne, qu'il nomma la couronne de saint Venceslas, et dont il fit le symbole de l'unité de ses territoires sous l'autorité royale. Ses territoires comprenaient alors la Bohême, la Moravie, la Lusace, la Silésie, le Brandebourg et le Haut-Palatinat.

Il favorisa l'Église, et en 1344, à sa demande, le pape accepta d'ériger Prague au rang d'archevêché. Il dota également la ville d'une université, en 1348.



1948, n°s 467/470  
600<sup>e</sup> anniversaire de l'université de Prague. Charles IV

Charles IV rêvait de faire de Prague une ville splendide et grandiose, au rayonnement international. Impressionné par le style gothique qu'il avait pu apprécier en France, il remodela complètement la ville de Prague dans ce style.

Sur la rive gauche de la Vltava (Moldau), il commença par reconstruire son palais. Il fit ériger la cathédrale Saint-Guy (Vitus) en style gothique, employant les architectes Mathieu d'Arras, plus tard Petr Parléř.



B.M., 1944, n°s 119/120

La cathédrale Saint-Guy de Prague

1981, n° 2463



*B.M., 1943, n° 103*

*Petr Parleř, l'architecte de la cathédrale Saint-Guy de Prague*

Il agrandit et réunit les deux quartiers de la rive gauche de la Vltava, le Hradčany (le quartier du château et de la cathédrale) et le Malá Strana, et sur la rive droite, il embellit la Vieille Ville (Staré Město), et il créa la Nouvelle Ville (Nové Město), qui était un modèle d'urbanisme pour l'époque.

Mais la construction la plus célèbre du roi est sans conteste le pont qui enjambe la Vltava, et qui porte son nom: le pont Charles, construit en 1357.

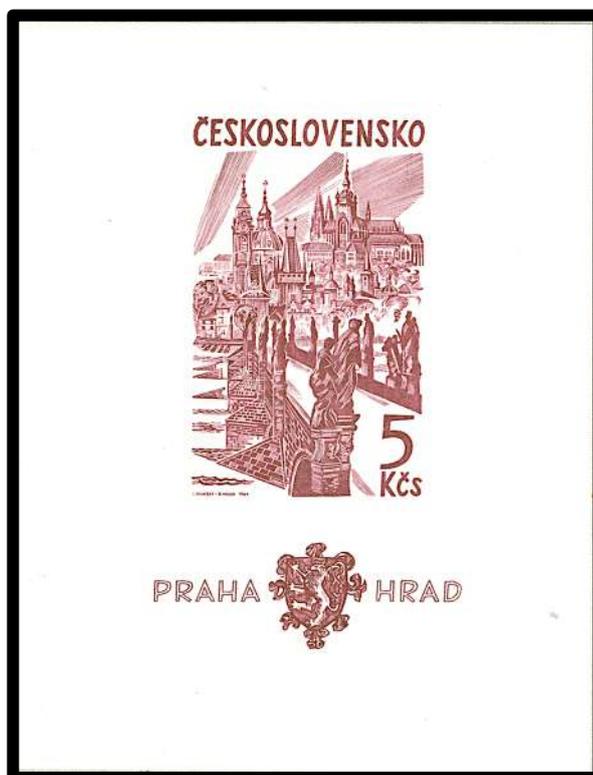


*1967, n° 1542*

*Panorama de Prague*



*1955, P.A. n° 44*



*1967, bloc 24*

*Le Hradčany et le pont Charles*



1964, n° 1360



1983, n° 2560

*Le Hradčany, quartier du château et de la cathédrale*



1955, n° 828E

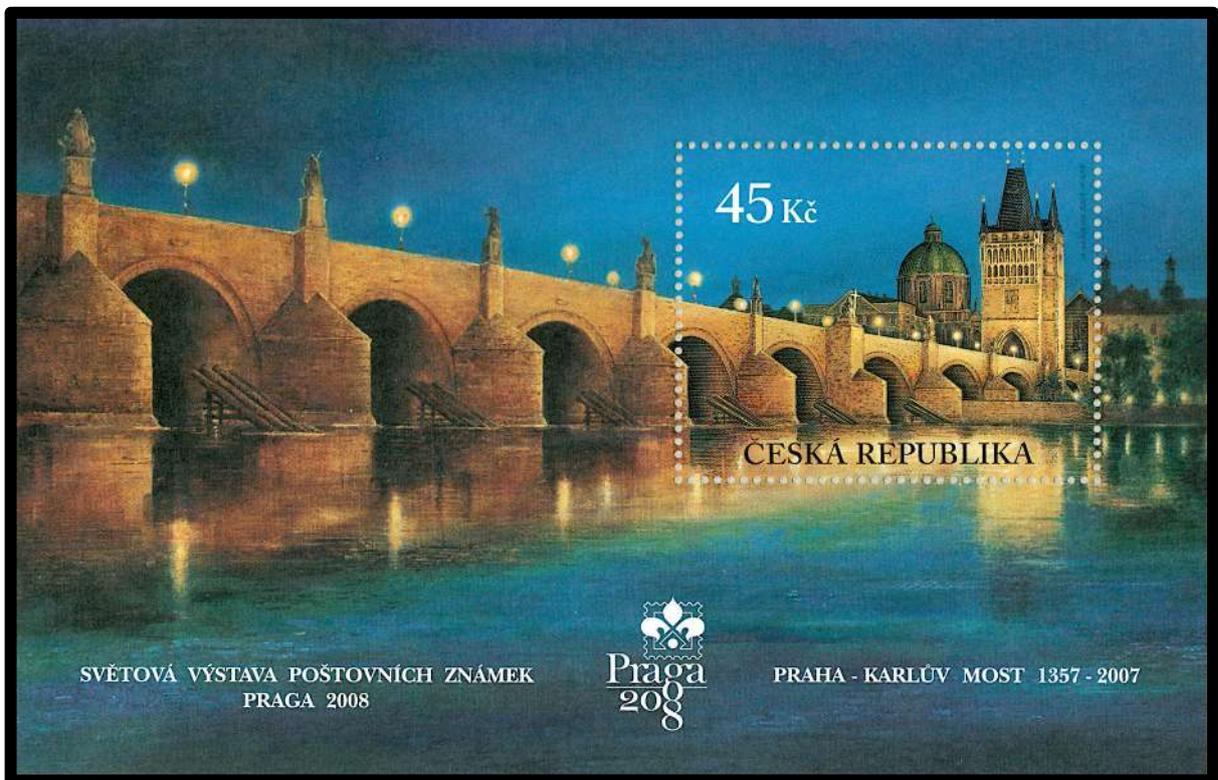


1953, n° 722

*Le pont Charles*



1957, n° 892



*R.T., 2007, bloc 25  
Le pont Charles*



1978, bloc 45  
Le pont Charles

Le successeur de Charles IV fut son fils, qui régna sous le nom de Venceslas IV jusqu'à sa mort en 1419. Moins intelligent que son père, il eut également moins de chance : la peste se répandit dans son royaume à partir de 1380, la bonne conjoncture économique se dégrada, et la noblesse recommença à se remuer, avec l'apparition d'un clivage entre la grande noblesse, qui possédait les terres, et la petite noblesse, qui n'avait que les titres.



Luxembourg, 1937, n°s 294/299  
Venceslas IV



*R.T., 1996, n° 106  
Venceslas IV*

Il entra dès 1384 en conflit avec l'archevêque de Prague, Jan de Jenštejn. En 1393, Venceslas IV fit arrêter le vicaire général de l'archevêque, Jan de Pomuk, qu'il fit torturer et jeter dans la Vltava du haut du pont Charles. Jan de Pomuk fut béatifié en 1721, et devint saint Jean Népomucène, dont la statue orne de très nombreux ponts.



*R.T., 1993, n° 4*



*Sl, 1993, n° 132*



*Allemagne, 1993, n° 1487*

*Saint Jean Népomucène. Emission conjointe République tchèque, Slovaquie et Allemagne*

Ayant perdu à cause de ce crime le soutien de l'Église, la situation de Venceslas IV s'affaiblit, et la haute noblesse en profita pour entrer en rébellion : entre 1394 et 1402, les nobles formèrent "l'Union seigneuriale" contre le roi, qui fut deux fois emprisonné, et qui dut céder à toutes leurs exigences. Il fut également destitué de son titre d'empereur en 1400, par ses pairs Grands Électeurs. Devenu alcoolique, il finit ses jours en 1419 dans le mépris général.

C'est dans ce contexte que se déroula la crise universitaire, avec Jan Hus comme principal protagoniste. L'Europe était en plein dans le Grand Schisme d'Occident (1378-1417), où deux et même trois papes se disputaient la prédominance ecclésiastique. L'Église était cupide, corrompue et pourrie, et vendait des indulgences pour mener grand train et entretenir une armée.

L'université de Prague, dominée par les Allemands, avait toujours soutenu le pape romain, jusqu'en 1409, quand le roi évinça les Allemands de l'université au profit des Tchèques, dans le but de retrouver un soutien populaire qui lui manquait cruellement.

Jan Hus, né vers 1372, fut nommé en 1402 recteur de l'université de Prague. Brillant orateur, il dénonça par ses prêches et ses écrits la dépravation des moeurs des hauts dignitaires de l'Église. Il fut excommunié en 1410, et il accepta de se rendre en 1414 au concile de Constance, muni d'un sauf-conduit signé par l'empereur lui-même, pour y défendre ses points de vue. Mais il y fut rapidement incarcéré, condamné, et brûlé vif le 6 juillet 1415.



1952, n°s 651/653  
Jan Hus, et l'église où il prêchait



1965, n° 1422  
550<sup>e</sup> anniversaire  
de la mort de Jan Hus



R.T., 2002, n° 304  
Jan Hus



R.T., 2015, n° 775  
Jan Hus

Dès sa mort, il fut considéré par les uns comme un patriote martyr de la nation tchèque, et par les autres, comme un réformateur religieux, martyr de la foi chrétienne face à un catholicisme corrompu. Sa mort allait engendrer le soulèvement hussite, qui allait secouer les pays tchèques pendant plusieurs décennies.

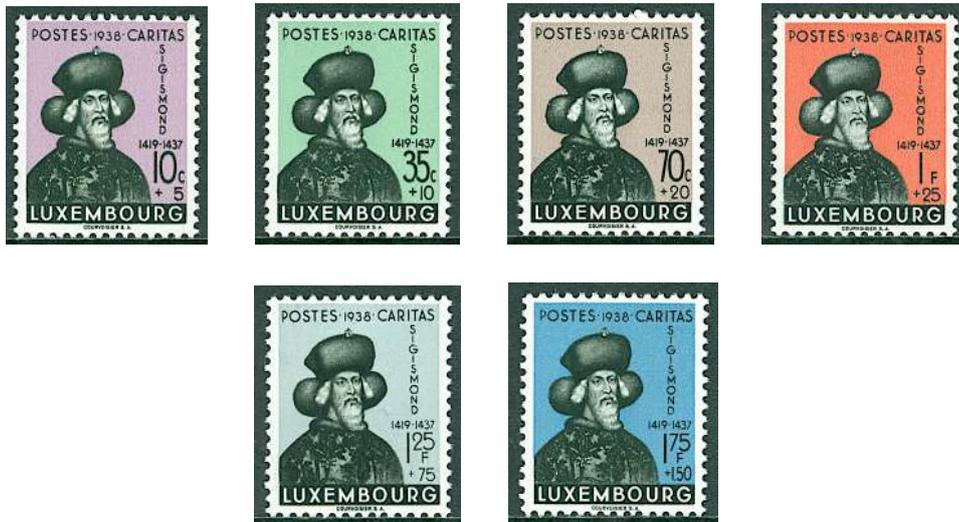


1920, n°s 170/171  
Hussite avec le calice, symbole du hussitisme

Pendant ce temps, à Prague, à la mort de Venceslas IV en 1419, ce fut son frère cadet Sigismond (1368-1437) qui lui succéda sur le trône de Bohême. Sigismond était déjà roi de Hongrie depuis son mariage en 1385 avec Marie, la fille du roi de Hongrie Louis I<sup>er</sup> le Grand, de la maison d'Anjou. Il avait fortement contribué à déchoir en 1400 son frère de son titre d'empereur du Saint-Empire, et en fut récompensé par le titre de roi des Romains en 1411, ce qui lui permit de devenir lui-même officiellement empereur à son tour en 1433.



*R.T., 1996, n° 107  
Sigismund*



*Luxembourg, 1938, n°s 306/311  
Sigismund*

Sigismund fut chargé dès 1420 par le pape de réduire les hussites au silence. Mais il se heurta à une puissance qu'il avait sous-estimée : le mouvement hussite allait être son problème majeur jusqu'à sa mort en 1437.

L'importance du mouvement hussite a été la conséquence de plusieurs facteurs :

- Un élément dynastique : la faiblesse et l'incapacité du pouvoir royal.
- Un facteur social : la peste et la pauvreté fournissaient un excellent bouillon de culture aux idées subversives, auprès d'une population qui n'avait rien à perdre.
- Un facteur national : surtout dans les villes, le patriotisme tchèque s'était nettement affirmé, face aux ressortissants allemands.
- Un facteur religieux : le catholicisme romain restait synonyme de corruption et de pourriture morale.

Sigismund ne fut pas reconnu comme souverain par les Tchèques, et son refus de tout compromis provoqua une véritable guerre civile, où les hussites, conduits par Jan Žižka, eurent longtemps le dessus.



*1952, n°s 671 & 674  
Jan Žižka*

Les véritables hostilités avaient commencé en 1419, avec la défenestration à Prague des échevins hostiles au mouvement. Finalement, après maintes victoires, la division allait causer leur perte : les hussites se divisèrent en “taborites” (l’aile radicale du mouvement) et “utraquistes” (l’aile plus modérée, favorable à un compromis).

En 1434, les utraquistes alliés aux forces catholiques battirent à Lipany définitivement les taborites, ce qui ouvrit la voie à des négociations, qui aboutirent en 1436 aux “Compacta”, un compromis accepté à la diète d’Iglau (Jihlava). Avec ces “Compacta”, les hussites reconnaissaient enfin le vieux Sigismond comme roi de Bohême. En contrepartie, le roi, en accord avec l’Église, acceptait certaines revendications du mouvement hussite et lui garantissait une certaine tolérance doctrinale.

Le bilan de cette guerre civile était lourd: une population décimée et appauvrie, un pouvoir royal inexistant, une Église qui avait perdu ses richesses et ses privilèges, une noblesse dont la seule ambition était de se battre pour s’enrichir.

## IV. L'interrègne (1437-1526)

Sigismond, à peine reconnu comme roi, mourut en 1437, et les problèmes de succession recommencèrent. Les catholiques et les utraquistes portèrent sur le trône le gendre du roi défunt, Albert d'Autriche, mais celui-ci décéda en 1439, laissant sa veuve enceinte d'un fils, Ladislav le Posthume. Alors la situation en Hongrie et en Bohême connut de remarquables similitudes :

- En Hongrie, Ladislav le Posthume fut nommé roi en 1444, mais la régence revint à un noble, János Hunyadi. À la mort de Ladislav en 1457, le fils de János Hunyadi fut élu roi de Hongrie, sous le nom de Matthias I<sup>er</sup> Corvin.
- En Bohême, pendant un interrègne de 14 ans, un noble finit par s'imposer : c'est l'utraquiste Georges de Poděbrady, qui assumait l'administration du territoire. En 1453, Ladislav le Posthume fut élu roi, et Georges de Poděbrady reçut la régence. Mais Ladislav décéda en 1457, à l'âge de 17 ans, et Georges de Poděbrady fut élu roi à son tour. Il fut le premier souverain tchèque issu de la noblesse.



1958, n° 957



R.T., 2008, n° 495  
Georges de Poděbrady



1964, n° 1330

Bien que hussite convaincu, il fut un excellent administrateur, homme de compromis et de paix, tolérant et en avance sur son temps. Si en Bohême, sa politique de conciliation entre hussites et catholiques connut un certain succès, il restait pour le pape un “hérétique à éliminer”. Le pape l'excommunia, et demanda au roi de Hongrie Matthias Corvin d'effectuer une croisade contre Georges de Poděbrady. Matthias Corvin s'empara de la Moravie et de la Silésie, mais ne parvint pas à annexer la Bohême. La mort de Georges de Poděbrady en 1471 allait relancer la guerre de succession.



Slovaquie, 2008, n° 511  
Matthias I<sup>er</sup> Corvin, roi de Hongrie



1988, bloc 84A  
Georges de Poděbrady

Avant de mourir, Georges de Poděbrady désigna lui-même son successeur : Vladislas Jagellon, le fils du roi de Pologne. Pendant les premières années de son règne, la rivalité avec Matthias Corvin continua, mais vers 1478, ils trouvèrent un compromis, qui permit à Vladislas Jagellon de devenir également roi de Hongrie, à la mort de Matthias Corvin en 1490. C'était le début d'une longue union : à partir de 1490, les couronnes de Bohême et de Hongrie restèrent réunies sous la forme d'une union personnelle jusqu'en 1918 !

Le roi séjourna pratiquement toujours à Buda, et cette absence déclencha des conflits internes en Bohême : ce fut l'époque des corps constitués. Les trois forces (corps constitués) en présence, la haute noblesse, la petite noblesse, et la bourgeoisie des villes - la quatrième force, l'Église, avait perdu son influence après les guerres hussites - luttèrent pour la domination dans la Diète, allant parfois jusqu'au bord de la guerre civile.

Après la mort de Vladislas en 1516, son fils Louis Jagellon lui succéda, mais, tout comme son père, il passa son temps en Hongrie. Cette absence provoqua l'apogée du pouvoir des corps constitués réunis dans la Diète, et le roi au pouvoir limité dut se borner à assister impuissant aux combats des camps ennemis.

Au point de vue religieux, les affrontements continuèrent - il y eut même une deuxième défenestration de catholiques à Prague en 1483 - jusqu'en 1485 : alors furent signés les accords de Kutná Hora, par lesquels une nouvelle génération, nettement plus modérée et lasse des guerres et des conflits, accepta la paix religieuse : ce fut le début d'une longue période de tolérance religieuse en Bohême, alors que partout ailleurs en Europe sévissaient les guerres de religion.

La paix religieuse retrouvée permit aux architectes de montrer leur talent dans de nouvelles constructions, et le plus bel exemple en est la salle Vladislav, dans le palais royal. Cette salle, oeuvre de l'architecte Benedikt Rejt, est le chef-d'œuvre du gothique flamboyant finissant en Bohême.



*1967, n° 1567*

*La salle Vladislav au palais royal de Prague*

Le grand péril extérieur vint des Ottomans, qui avaient pris Constantinople en 1453. Le 29 août 1526, le roi Louis Jagellon subit une défaite écrasante face à Soliman le Magnifique, à la bataille de Mohács, en Hongrie. Le roi y perdit la vie. Cette défaite signifiait pour longtemps la fin de la Hongrie et le début du long règne des Habsbourg.

Seul le tiers occidental de la Hongrie subsista comme nation indépendante, comprenant la Slovaquie actuelle. Buda étant occupée par les Ottomans, la capitale hongroise devint pendant longtemps Bratislava (en allemand Pressburg, en hongrois Pozsony).



*1967, n° 1539*

*Bratislava*



*1955, P.A. n° 43*

# V. Les Habsbourg (1526-1918)

## 1. Les premiers Habsbourg (1526-1621)

La proximité des Ottomans rendait l'Europe centrale très vulnérable, et c'est pour des raisons de sécurité que Ferdinand I<sup>er</sup> de Habsbourg, duc d'Autriche et frère de Charles-Quint, reçut en 1526 la couronne de Bohême et en 1527 celle de Hongrie.

Ferdinand donna toutes les garanties nécessaires de respect des lois et traditions tchèques, et accepta toutes les revendications des corps constitués, bien décidé à n'en tenir aucun compte. Il avait pour unique but de consolider le pouvoir royal et d'imposer le catholicisme à la Bohême.



*1978, n° 2261  
Médaille du couronnement de Ferdinand I<sup>er</sup>*

En 1546, la Bohême refusa d'accorder une aide militaire à Ferdinand et à Charles-Quint pour combattre la ligue protestante de Smalkalde. Ferdinand en profita, en guise de punition, pour réduire sensiblement les privilèges des villes.

Malgré la victoire de Mühlberg en 1547, où Charles-Quint battit les princes protestants, Charles-Quint et Ferdinand durent faire des concessions, qui aboutirent à la paix d'Augsbourg en 1555, et à l'abdication de Charles-Quint, déçu et désillusionné.

Ferdinand succéda à son frère Charles-Quint sur le trône impérial en 1556, et mourut en 1564. Son fils, Maximilien II, qui régna jusqu'en 1576, avait plus de sympathie pour la Réforme, et accepta en 1575 la "Confession tchèque", où toutes les tendances non-catholiques essayèrent de faire une synthèse contre l'ennemi commun, le catholicisme, qui relevait la tête après le concile de Trente.

Son successeur fut son fils Rodolphe II, qui régna de 1576 à 1611. Intelligent, amateur et collectionneur d'art, avide de connaissances scientifiques, il transporta sa résidence de Vienne à Prague.

Il fit de Prague une ville-phare en Europe, rendez-vous des artistes et des savants. Mais son action politique fut nettement moins brillante : dès son avènement, il renia la "Confession tchèque" et tenta d'imposer le catholicisme à son royaume.



R.T., 1997, n°s 143/145  
Rodolphe II



R.T., Carte postale de 2011 à l'effigie de Rodolphe II



*1983, n° 2540  
Rodolphe II*

Rodolphe II accorda également d'importants privilèges fiscaux et douaniers à la communauté juive, dont le représentant le plus marquant fut le rabbin Löw, qui dirigea la communauté juive de Prague de 1597 à 1609.



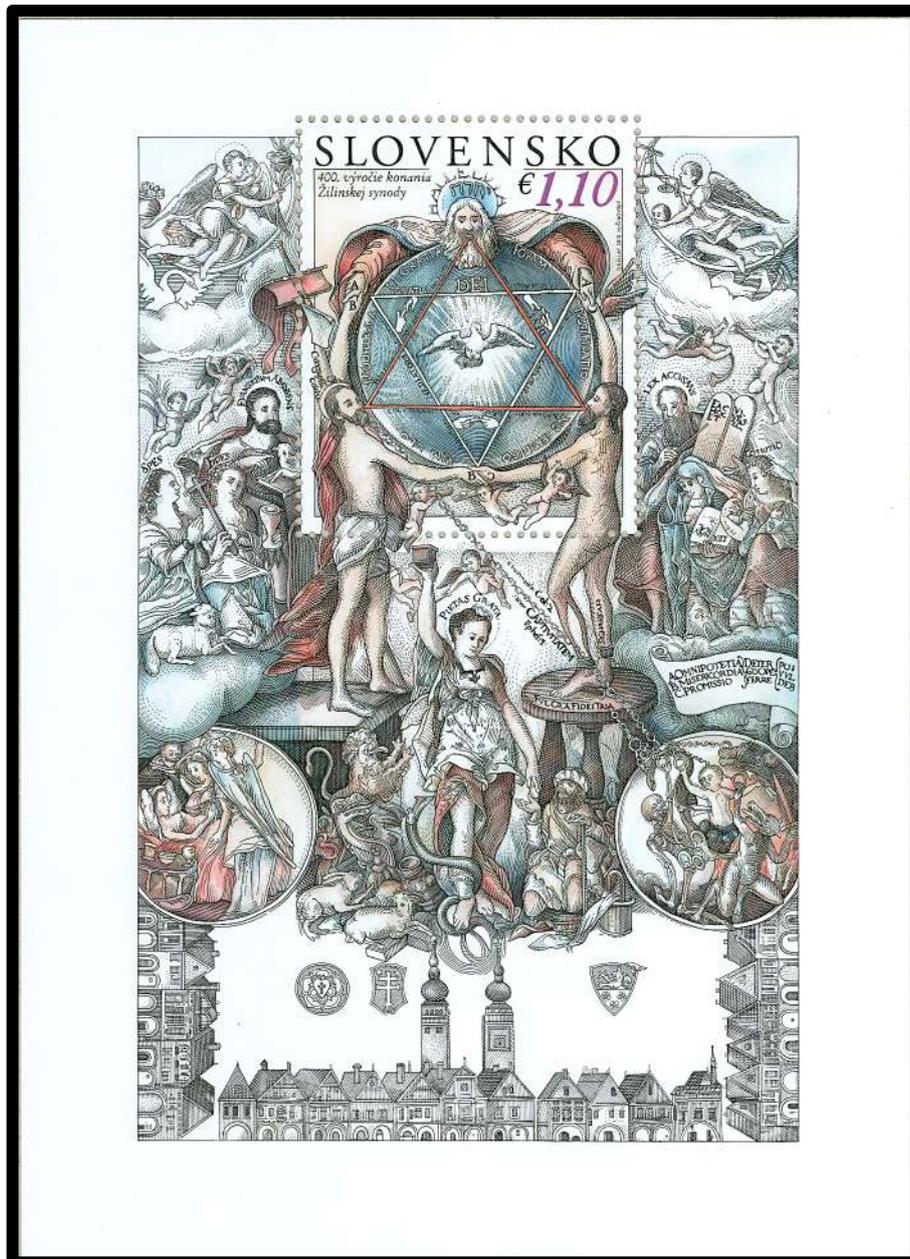
*R.T., 2009, n° 537  
Le rabbin Löw*

Las de supporter le comportement maniaco-dépressif de Rodolphe, son frère Matthias entra en rébellion contre lui et s'empara du trône de Hongrie en 1608. Dans une tentative désespérée d'obtenir le soutien des corps constitués à Prague, Rodolphe II signa en 1609 la "Lettre de majesté pour la liberté religieuse". D'après ses termes, personne ne pouvait être obligé d'adhérer contre son gré ni au catholicisme, ni aux autres confessions.



*R.T., 2009, n° 538  
400<sup>e</sup> anniversaire de la "Lettre de majesté pour la liberté religieuse"*

Pendant ce temps, le protestantisme avait fait des progrès également en Hongrie, et donc aussi en Slovaquie, et en 1610, un synode eut lieu à Žilina, dans la Slovaquie actuelle, avec pour but la création et l'organisation d'une Église protestante bien structurée en Hongrie.



*Sl., 2010, bloc 33  
400<sup>e</sup> anniversaire du synode de Žilina*

Malgré ses concessions, Rodolphe II dut abdiquer en 1611 en faveur de son frère Matthias, qui devint également empereur en 1612, à la mort de Rodolphe.

Il s'installa de nouveau à Vienne, et continua à privilégier les catholiques. L'incessante violation par Matthias des libertés religieuses garanties par la "Lettre de majesté" de 1609 engendra une violente réaction à Prague, et le 23 mai 1618, les deux vice-gouverneurs royaux et leur secrétaire furent défenestrés. C'était la troisième défenestration de Prague, mais cette fois-ci, les victimes eurent de la chance : ils en sortirent indemnes. Les catholiques attribuèrent cette issue heureuse à l'intervention de la Sainte Vierge, alors que la vérité était plus prosaïque : un tas de fumier avait amorti leur chute...

## 2. Les ténèbres (1621-1800)

Cet événement, à première vue banal, eut cependant de graves conséquences : il signifiait le début de la terrible guerre de Trente Ans. La révolte de la Bohême engendra une guerre entre l'Empire catholique de Matthias - et à partir de 1619 de son successeur Ferdinand de Styrie, qui devint l'empereur Ferdinand II - et les protestants de Bohême, soutenus par les adeptes de la Réforme de Moravie, de Silésie et de Hongrie.

Les rebelles furent vaincus à la bataille de la Montagne Blanche, près de Prague, le 8 novembre 1620. La répression fut terrible : les chefs de la rébellion furent décapités à Prague le 21 juin 1621.



*R.T., 2011, n° 608  
390<sup>e</sup> anniversaire de l'exécution des leaders protestants*



*Sl., 2018, n° 745  
Ferdinand II*

À la répression politique s'ajouta la répression religieuse. Le clergé catholique fut rétabli dans les plus hautes fonctions politiques, et le catholicisme devint obligatoire dans l'administration et l'enseignement.

La Bohême perdit ses privilèges et ses droits, et la succession au trône devint héréditaire. En plus de la répression politique, administrative et religieuse, il y eut également une répression culturelle, avec une germanisation forcée : la langue tchèque et la langue allemande furent placées au même niveau dans l'administration, l'enseignement et la justice.

Pendant trois siècles, sous l'absolutisme des Habsbourg, la Bohême allait être dépossédée de son passé prestigieux et ravalée au rang de province exploitée. Les souverains successifs (Ferdinand II de 1619 à 1637, Ferdinand III de 1637 à 1657, Léopold I<sup>er</sup> de 1657 à 1705 et Joseph I<sup>er</sup> de 1705 à 1711) ne changèrent rien à cet état de choses.

À cause de la persécution et bientôt de l'interdiction de l'Église réformée, de nombreux protestants partirent en exil, ce qui allait priver le pays d'une grande partie de ses élites.

Le plus célèbre d'entre eux fut Jan Komenský, dit Comenius (1592-1670). Philosophe, théologien, pédagogue, pasteur protestant, il dut fuir son pays en 1621, et sa vie devint un éternel exil dans toute l'Europe : en Pologne, en Hongrie, en Angleterre, en Suède, et finalement en Hollande, où il mourut en 1670.



*1936, n° 308*



*1952, n°s 629/630*

*Jan Komenský, dit Comenius*



1957, n°s 896/898



R.T., 2001, n° 269



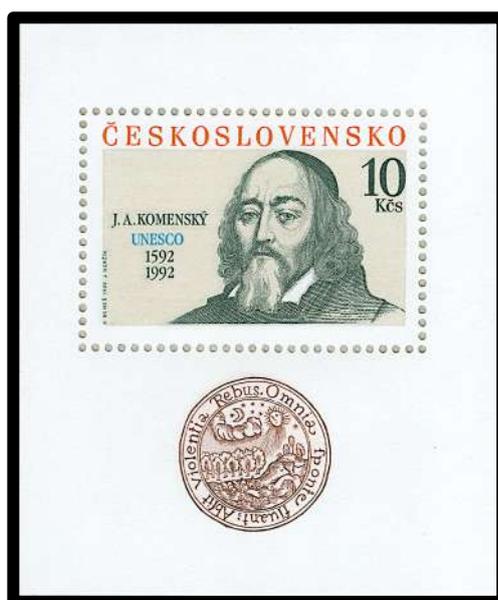
1957, n° 899  
Jan Komenský, dit Comenius



1970, n° 1769



1955, n°s 792/793  
Univerzité Comenius à Bratislava



1992, bloc 89  
Jan Komenský, dit Comenius



*R.T., 2007, n° 475*



*Sl., 1994, n° 167  
Jan Komenský, dit Comenius*



*Sl., 2019, n° 771*

Pendant ces années noires, quelques révoltes sporadiques eurent lieu. En Bohême, il y eut Jan Sladký Kozina (1652-1695) et en Slovaquie Juraj Jánošík (1688-1713). Le premier fut un simple meneur de paysans, tandis que le deuxième n'était rien de plus qu'un brigand de grand chemin. Tous deux furent pendus, mais la légende en a fait des patriotes et des défenseurs des pauvres.



*1945, n°s 425/426  
Jan Sladký Kozina*



*1963, n° 1262  
Juraj Jánošík*

Pendant un siècle, les pays tchèques subirent invasions et pillages. Il y eut d'abord la guerre de Trente Ans (1618-1648), qui se termina par le traité de Westphalie où la Bohême perdit la Lusace, ensuite la guerre entre les Habsbourg et la France de Louis XIV (1648-1659), qui se termina par la paix des Pyrénées, puis la guerre contre les Ottomans, qui culmina en 1683 avec la victoire du roi de Pologne Jean Sobieski à Vienne, et finalement la guerre de Succession d'Espagne (1700 à 1713), qui se termina par le traité d'Utrecht.

Chaque fois, la Bohême eut à supporter le poids de ces guerres, en hommes et en argent. Cela laissa le pays complètement ruiné et exsangue suite aux réquisitions et recrutements.

La reconquête catholique ne fut donc pas une période heureuse pour les pays tchèques, sauf en ce qui concerne l'architecture : le splendide style baroque des nouvelles églises soulignait le côté triomphant des catholiques.

La fin du XVII<sup>e</sup> siècle fut aussi la période du recul ottoman, et en 1699, le sultan remit officiellement la souveraineté sur la Hongrie à l'empereur Léopold I<sup>er</sup>. Une révolte du chef prestigieux Ferenc II Rákóczi, qui avait proclamé l'indépendance de la Hongrie, fut finalement réprimée en 1711.

Les relations entre Vienne et la Hongrie furent assez bonnes sous Charles III et Marie-Thérèse :

- Charles III (1711-1740) avait besoin de la Hongrie pour faire ratifier la Pragmatique Sanction de 1713, qui faisait de Marie-Thérèse l'héritière du trône.
- Marie-Thérèse (1740-1780) avait surtout besoin de l'aide militaire et financière de la Hongrie dans ses deux guerres contre la Prusse de Frédéric II, la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) et la guerre de Sept Ans (1756-1763).

Les deux souverains autrichiens purent chaque fois compter sur la loyauté hongroise, mais en contrepartie ils durent confirmer formellement le statut particulier de la Hongrie, les garanties constitutionnelles et les privilèges de l'état nobiliaire. C'est même un général hongrois, András Hadik, qui en 1757 entra à Berlin à la tête des troupes impériales.



*Sl., 2000, n° 337*



*R.T., 2017, n° 833*

*L'impératrice Marie-Thérèse*

Les deux guerres contre la Prusse furent catastrophiques pour la Bohême : elle y perdit la Silésie, économiquement la partie la plus importante des pays tchèques, au profit de la Prusse. Malgré la bonne volonté de Marie-Thérèse, les masses paysannes tchèques vivaient dans une pauvreté extrême, ce qui engendra de nombreuses insurrections, la plus importante en 1774.

Les choses changèrent avec Joseph II (1780-1790). Souverain éclairé, il voulait faire de ses états une monarchie centralisée, où la Hongrie et la Bohême n'auraient été que des provinces sans statut particulier. Il négligea de se faire couronner roi de Hongrie et roi de Bohême et refusa de confirmer les privilèges hongrois.

Malgré une politique extrêmement tolérante en matière religieuse (Édit de Tolérance de 1781) et une politique sociale en avance sur son temps - il abolit le servage -, toutes ses mesures furent critiquées par les privilégiés.



*Carte maximum avec le timbre de Belgique n° 2049 de 1982 200<sup>e</sup> anniversaire de l'Édit de Tolérance de Joseph II (1781)*

L'on était au bord de la révolte armée quand Joseph II voulut faire de l'allemand la seule langue officielle de toutes ses possessions, mais sa mort en 1790 arrêta l'insurrection présagée.

Le successeur de Joseph II, son frère Léopold II, parvint à apaiser les passions en retirant un grand nombre des initiatives de son frère, mais il mourut après deux ans, en 1792, et son successeur fut son fils François II, qui régna jusqu'en 1835. Absolutiste convaincu, réactionnaire brutal, il se vit cependant obligé de composer avec les différents États de son empire pour obtenir les moyens de ses guerres contre la France révolutionnaire et napoléonienne.

Pendant ce temps, les idées de la Révolution française avaient pénétré en Bohême et en Hongrie et elles y furent favorablement accueillies.



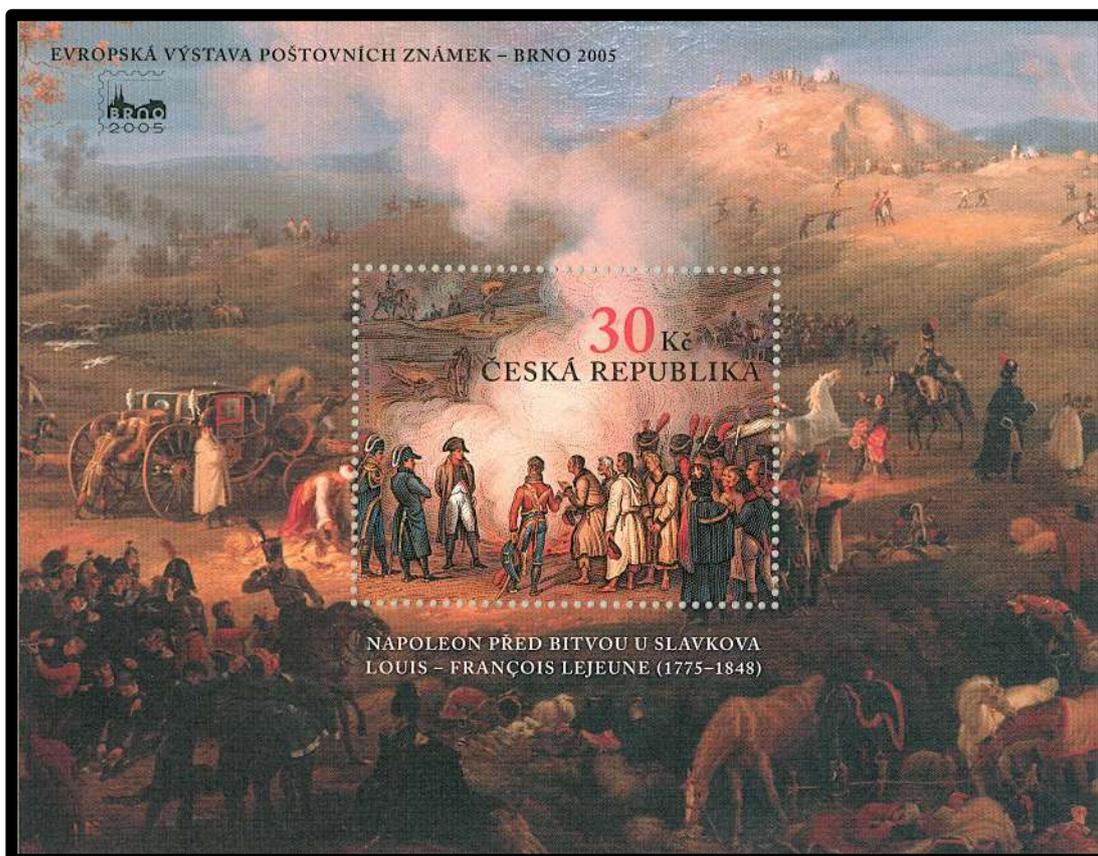
*Autriche, 1908, n° 105  
Léopold II*



*Autriche, 1908, n° 107  
François II*

### **3. Le réveil (1800-1848)**

Ayant accédé au trône en 1792, François II fut dès son avènement entraîné dans une guerre contre la France, qui allait durer 23 ans. L'empereur Napoléon allait de victoire en victoire, et la bataille la plus célèbre a été celle d'Austerlitz (actuellement Slavkov u Brna, en territoire tchèque), le 2 décembre 1805, où Napoléon battit les forces austro-russes de l'empereur François II et du tsar Alexandre I<sup>er</sup>.



*R.T., 2005, bloc 20  
200<sup>e</sup> anniversaire de la bataille d'Austerlitz*



*France, 2005, n° 3782*



*R.T., 2005, n° 399*

*200<sup>e</sup> anniversaire de la bataille d'Austerlitz*

Suite à cette défaite, François II dut signer fin 1805 le traité de Presbourg (Bratislava), par lequel l'Autriche dut accepter de grandes concessions territoriales, qui mettaient de facto fin au Saint-Empire. François II, empereur du Saint-Empire, devint François I<sup>er</sup>, empereur d'Autriche.



*Sl., 2005, n° 445*

*200<sup>e</sup> anniversaire du traité de Presbourg (Bratislava)*

La politique autrichienne de 1815 à 1848 allait être dominée par Metternich, qui fut le ministre tout-puissant sous les empereurs François I<sup>er</sup> et son successeur, l'incapable Ferdinand I<sup>er</sup>. La politique metternichienne, dominée par la volonté du maintien d'un statu quo européen, était basée sur l'affirmation de l'absolutisme, de la restauration catholique et de la lutte contre les courants démocratiques et nationaux dans les états dépendant de l'Autriche.

À partir de 1800, le réveil tchèque fut d'abord linguistique : l'Autriche avait tout fait pour imposer l'allemand dans ses états, et le tchèque n'était plus parlé qu'en milieu rural. Mais à partir de 1800, l'afflux des populations rurales en milieu urbain provoqua une véritable renaissance de la langue tchèque, et de nombreux auteurs et intellectuels commencèrent à promouvoir le tchèque.

La figure la plus importante de ce renouveau fut Josef Dobrovský (1753-1829), auteur d'importants travaux sur l'historiographie et la philologie tchèques.



*R.T., 2003, n° 337*

*Josef Dobrovský*

Le renouveau linguistique allait rapidement s'accompagner d'une prise de conscience nationale, accentuée par la montée du romantisme. Même si les pays tchèques ne furent que peu touchés par la vague de libéralisme de 1830 en Europe (Belgique, France, Pologne, Grèce, etc.), un courant croissant de nationalisme se manifesta dans la noblesse et l'intelligentsia tchèque. Le mentor de ce courant fut František Palacký (1798-1876), dont l'œuvre majeure "Histoire des Tchèques de Bohême et de Moravie" allait accentuer les revendications patriotiques.



*R.T., 1998, n° 183  
František Palacký*

Cependant, si à Prague l'on redoutait l'attitude absolutiste, centralisatrice et pangermaniste de Vienne, l'on redoutait tout autant l'impérialisme du tsar de Russie. Le pangermanisme autrichien et le panslavisme russe étaient les deux écueils à éviter, et la solution recherchée à Prague était le maintien d'une Autriche où les différentes nationalités auraient des droits égaux. La bombe allait éclater en 1848.

#### 4. 1848

Une vague révolutionnaire toucha toute l'Europe en 1848: en février, le roi Louis-Philippe était balayé à Paris, et en mars, la révolution viennoise chassa Metternich, qui avait été pendant près de 40 ans le principal ministre de l'empereur.

Tout comme Kossuth en Hongrie, les libéraux tchèques adressèrent une pétition à l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> avec de nettes exigences politiques : l'égalité des droits de la langue tchèque avec ceux de la langue allemande, la reconnaissance institutionnelle et le renforcement de l'unité des pays de la couronne de Bohême.



*1948, n° 471*



*R.T., 1998, n° 179*

*100<sup>e</sup> et 150<sup>e</sup> anniversaire de la révolution tchèque de 1848*

L'extension des troubles amena le faible empereur Ferdinand I<sup>er</sup> à céder sur tous les points, mais en juin 1848, le prince autrichien Windischgrätz écrasa la révolte à Prague. Les parlementaires quittèrent Prague et se réunirent à Kroměříž, en Moravie. Là, les libéraux tchèques, sous la direction de František Palacký (1798-1876) et František Ladislav Rieger (1818-1903) se firent les avocats d'un royaume de Bohême autonome au sein d'une fédération dirigée par les Habsbourg : ce courant restera connu sous le nom d'austroslavisme, et formera le fond de la politique tchèque jusqu'en 1914.



1948, n°s 472/473  
100<sup>e</sup> anniversaire de la Diète de Kroměříž  
František Palacký et František Ladislav Rieger



R.T., 2018, n° 894  
František Ladislav Rieger

Pendant ce temps, le faible empereur Ferdinand I<sup>er</sup> avait abdicqué le 2 décembre 1848 en faveur de son neveu François-Joseph I<sup>er</sup> (qui allait régner jusqu'en 1916 !), et, bien que modéré, le projet de constitution tchèque de Kroměříž fut rejeté début 1849 par Vienne, qui avait retrouvé son assurance.

Les patriotes nationalistes tchèques subirent des poursuites, la prison, l'exil ou un boycott professionnel. Le seul qui refusa de se soumettre fut le journaliste Karel Havlíček Borovský (1821-1856), qui fut déporté pour ses articles de 1851 à 1855.



1946, n° 431



1956, n° 867

Karel Havlíček Borovský

Les choses évoluèrent tout à fait différemment en Slovaquie. Là, les Slovaques eurent en premier lieu à lutter contre la magyarisation. Trois grands patriotes slovaques, imprégnés par le romantisme, essayèrent de s'opposer à l'intégration culturelle et linguistique de la Slovaquie dans la Hongrie. Il s'agit de Ludovít Štúr (1815-1856), Michal Miloslav Hodža (1811-1870) et Miroslav Hurban (1817-1888).



1948, n° 475



1956, n° 864

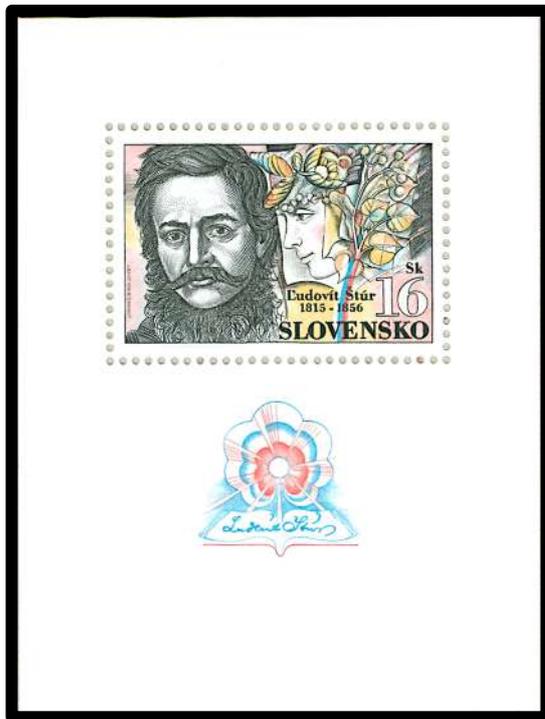


1965, n° 1427



Sl., 1944, n° 98

Ludovít Štúr



*Sl., 1995, bloc 4*

*Ludovít Štúr*



*Sl., 2015, n° 674*



*1948, n° 476*



*Sl., 2011, n° 584*

*Michal Miloslav Hodža*



*1948, n° 474*



*Sl., 2007, n° 489*

*Miroslav Hurban*



*Sl., 2017, n° 710*

Déjà en 1842, Štúr et ses amis avaient adressé une pétition à Metternich, en lui demandant de protéger les Slovaques contre la magyarisation. Et en 1847, Štúr avait rédigé une version codifiée de la langue slovaque.

Le Hongrois Lajos Kossuth exigea d'abord l'autonomie, et plus tard l'indépendance totale de la Hongrie, mais ses idées unitaires hongroises étaient incompatibles avec les aspirations des minorités croates, roumaines et slovaques.

Le 11 mai 1848, Štúr proclama les “Demandes de la nation slovaque” où il réclamait la reconnaissance nationale slovaque à part entière dans le cadre hongrois.

Le refus catégorique hongrois - Štúr, Hodža et Hurban durent fuir en Bohême - fit que les Slovaques se rangèrent du côté des Autrichiens et contribuèrent à écraser la révolution hongroise de Kossuth. Ils espéraient être récompensés de leur soutien et demandèrent au jeune empereur François-Joseph I<sup>er</sup> la formation d’une entité autonome slovaque, détachée de la Hongrie et dépendant directement de Vienne, mais l’empereur oublia bien vite ses promesses et laissa les Slovaques amers et déçus.



1968, n<sup>os</sup> 1662/1663

120<sup>e</sup> anniversaire de l’insurrection slovaque de 1848. Sur le n<sup>o</sup> 1663: Miroslav Hurban



Sl., 1998, n<sup>o</sup> 270

150<sup>e</sup> anniversaire de l’insurrection slovaque de 1848

## **5. La normalisation (1849-1914)**

Après les défaites des nationalistes tchèques, slovaques et hongrois, la cour habsbourgeoise avait les mains libres pour rétablir un ordre conservateur. Jusqu’en 1859, le jeune François-Joseph I<sup>er</sup> allait s’appuyer sur son principal ministre Alexander von Bach, qui restaura le régime autoritaire et absolutiste, se basant sur trois piliers: l’Église, l’armée et la police.

À Prague, la répression se déroula en plusieurs étapes. La libre expression avait disparu, et pour s’exprimer, il fallait avoir donné des “gages de bonne conduite” au pouvoir. L’échec politique s’accompagnait cependant d’un succès sur le plan économique et culturel.

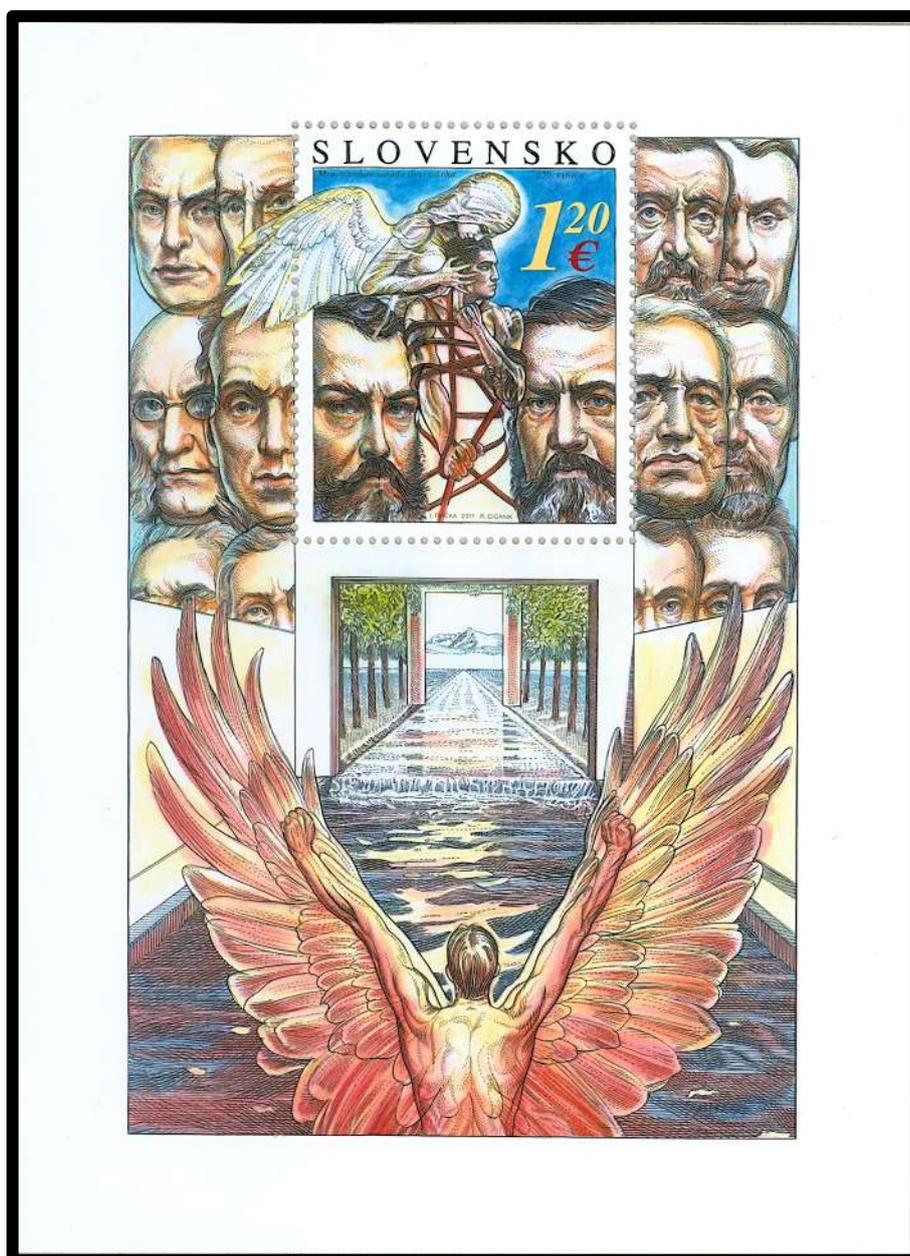
À partir de 1855, l’Autriche était en nette perte de vitesse, avec la perte de la Lombardie (1859) et la défaite de Sadowa face à la Prusse (1866). Cette dernière défaite mit en évidence l’échec définitif de l’Autriche en Allemagne et la nécessité de parvenir à un accord avec les Hongrois.

Un compromis fut signé le 18 février 1867 : ce fut le début de la double monarchie, qui allait durer jusqu’en 1918, sous le nom d’Autriche-Hongrie.

Il s’agissait d’un système d’état composé de deux entités constitutionnellement entièrement distinctes, mais unies sous le sceptre du même souverain : François-Joseph I<sup>er</sup>, empereur d’Autriche et roi de Hongrie. Il n’y avait que trois ministères supranationaux, pour les intérêts communs : affaires étrangères, guerre et finances communes.

Les grands perdants de ce système furent les minorités nationales : les Tchèques dépendant de Vienne, et les Slovaques dépendant de Budapest. Leur nationalisme allait s’exacerber progressivement.

La Slovaquie refusa d'être soumise définitivement à la Hongrie, dont elle faisait intégralement partie, et en 1861, un "Mémoire de la nation slovaque", rédigé par Štefan Marko Daxner (1822-1891) fut présenté au parlement hongrois par Ján Francisci (1822-1905). Ce mémoire demandait l'égalité des droits et la reconnaissance légale de la nation slovaque dans la Hongrie.



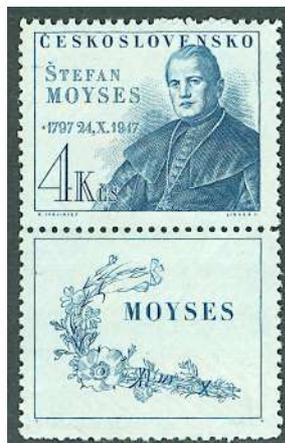
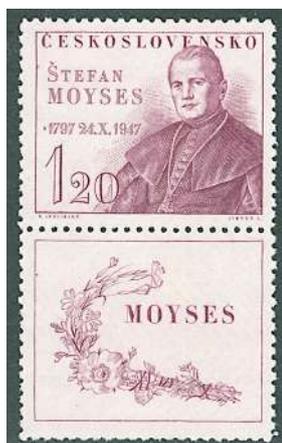
*Sl., 2011, bloc 35  
150<sup>e</sup> anniversaire du "Mémoire de la nation slovaque"  
Štefan Marko Daxner & Ján Francisci*

Budapest refusant tout dialogue, une délégation slovaque conduite par Štefan Moyses (1797-1869), l'évêque de Banská Bystrica, présenta fin 1861 ce mémoire à l'empereur lui-même, mais ici aussi, Vienne fit la sourde oreille.



*Sl., 1942, n°s 67/69*

*80<sup>e</sup> anniversaire du “Mémorandum de la nation slovaque”  
Štefan Marko Daxner & Štefan Moyses*



*1947, n°s 451/452*

*Štefan Moyses*

*Sl., 1997, n° 230*

Devant ces refus, les Slovaques créèrent la “Matica” slovaque, une organisation culturelle et scientifique, mais surtout destinée à entretenir le patriotisme des Slovaques. Le premier président en fut l'évêque Štefan Moyses.



*1988, n° 2766*



*Sl., 2013, n° 622*

*La “Matica” slovaque*

Les Slovaques comprirent qu'il n'y avait rien à attendre de Vienne et de Budapest, et ils se tournèrent de plus en plus vers leurs frères slaves, les Tchèques.

Les Tchèques avaient également compris qu'ils n'avaient rien à attendre de Vienne, et la bourgeoisie, la noblesse et l'intelligentsia de Prague se radicalisa. Les “Vieux-Tchèques”, qui avaient misé sur la coopération avec Vienne étaient en recul, et les “Jeunes-Tchèques”, plus radicaux, voyaient leurs effectifs croître. En 1862, le mouvement “Sokol” fut créé par Miroslav Tyrš (1832-1884) et Jindřich Fügner (1822-1865). C'était officiellement une organisation d'activités sportives, mais en réalité le but était de promouvoir la culture tchèque et le patriotisme tchèque.



1932, n°s 277/280  
Miroslav Tyrš



1933, n° 281  
Miroslav Tyrš



1938, n°s 340/342  
Jindřich Fügner

Le mouvement Sokol connu son heure de gloire dans la Tchécoslovaquie de l'entre-deux-guerres, avec des chefs prestigieux comme Jindřich Vaníček (1862-1934) et Josef Scheiner (1861-1932).

Actuellement, même s'il a perdu un peu de ses intentions patriotiques originales, le mouvement Sokol reste en République tchèque une organisation sportive très appréciée par la jeunesse.



1948, n°s 460/462  
Fête du mouvement Sokol à Prague



1948, n°s 463 & 466  
*Jindřich Vaníček*



1948, n°s 464 & 465  
*Josef Scheiner*



R.T., 2012, n° 629  
*150<sup>e</sup> anniversaire du mouvement Sokol*

N'ayant que peu de possibilités de se faire entendre par les voies politiques, le patriotisme tchèque se manifestait surtout par la voie culturelle : associations comme le “Sokol”, écrivains, poètes, dramaturges et musiciens. Parmi ces derniers, le plus représentatif fut sans conteste Bedřich Smetana (1824-1884).

Smetana était un patriote et un démocrate révolté. Dans ses opéras, il faisait usage de thèmes spécifiquement tchèques, et dans son poème symphonique “Má Vlast” (Ma Patrie), dont la partie la plus célèbre est “Vltava” (La Moldau), il évoquait avec passion l'histoire ou les paysages de son pays.



1934, n° 284



1949, n°s 506/507



1951, n°s 579 & 581



1954, n° 770



1974, n° 2026



B.M., 1944, n°s 117/118  
Bedřich Smetana



R.T., 2004, n° 367

Comme partout en Europe, l'industrie s'était fortement développée dans les pays tchèques à partir de 1850, et petit à petit un prolétariat s'était constitué, vivant dans des conditions misérables. La nécessité d'une organisation pour défendre les droits des ouvriers s'imposait, et les leaders du mouvement fondèrent en 1878 le Parti ouvrier social-démocrate tchéco-slave. Mais les leaders-fondateurs du parti, Ladislav Zápotocký (1852-1916), Josef Boleslav Pecka (1849-1897) et Josef Hybeš (1850-1921), furent poursuivis par la police et condamnés à la prison, la déportation et l'exil. Le parti vivota dans une semi-clandestinité, et ce n'est qu'à partir de 1890 qu'il connut un succès grandissant.



1951, n°s 591/592  
Josef Hybeš



1952, n°s 610/611  
Ladislav Zápotocký



1953, n° 705

75<sup>ème</sup> anniversaire de la fondation du Parti ouvrier social-démocrate tchéco-slave en 1878.  
Josef Boleslav Pecka, Ladislav Zápotocký & Josef Hybeš

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, deux personnages allaient s'imposer, l'un en Slovaquie, Andrej Hlinka (1864-1938), l'autre à Prague, Tomáš Garrigue Masaryk (1850-1937). Tous deux occupèrent une place prépondérante dans leurs pays respectifs dont ils allaient dominer la politique pendant l'entre-deux-guerres, mais ils s'étaient déjà profilés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Andrej Hlinka était un prêtre catholique, mais avant tout un fervent nationaliste slovaque. Son patriotisme l'opposa à la fois aux autorités hongroises et à ses propres supérieurs ecclésiastiques. Il fut emprisonné de 1906 à 1908. Fondateur en 1913 du Parti populaire slovaque, il devint pendant l'entre-deux-guerres, dans le cadre de la Tchécoslovaquie, le principal opposant à Masaryk



1991, n° 2890



Sl., 1943-1944, n°s 86 & 86A  
Andrej Hlinka



Sl., 2015, n° 650

La popularité de Hlinka fut à la base d'un grave incident qui se déroula à Černová, en Slovaquie, le 27 octobre 1907. Une église devait y être consacrée, mais les fidèles exigèrent que la cérémonie soit présidée par Hlinka, qui était alors en prison. Devant le refus des autorités civiles et religieuses, la foule hostile bloqua le cortège, et la gendarmerie tira dans la foule, tuant 15 personnes. L'événement fit beaucoup de bruit, et entra dans l'histoire comme "le massacre de Černová".



Sl. 1997, n° 253

90<sup>e</sup> anniversaire du massacre de Černová

Tomáš Masaryk fut député, d'abord au sein du Parti des Jeunes-Tchèques, ensuite au Parti réaliste qu'il avait fondé en 1900. Avant la guerre, il milita surtout pour une plus large autonomie des pays tchèques, mais dans le cadre de la monarchie des Habsbourg.



1920, n°s 152/154



1930, n°s 270/273  
Tomáš Garrigue Masaryk

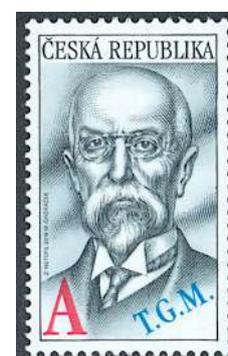


*1945-1946, n°s 381/386*



*1947, n°s 453/454*

*Tomáš Garrigue Masaryk*



*R.T., 2018, n° 901*

Les années précédant la première guerre mondiale furent pour l'Autriche-Hongrie une période de crise : les guerres balkaniques de 1912 et 1913 avaient laissé une Serbie puissante et hostile à Vienne. Les minorités nationales se remuaient de plus en plus, et elles croyaient avoir trouvé dans l'héritier du trône, l'archiduc François-Ferdinand, un ardent défenseur. Il rêvait d'accorder un régime de semi-autonomie aux nombreuses composantes ethniques qui formaient l'Autriche-Hongrie.

L'assassinat de François-Ferdinand à Sarajevo, le 28 juin 1914, mit le feu aux poudres : l'Autriche-Hongrie, soutenue par l'Allemagne de Guillaume II, déclara la guerre à la Serbie, qu'elle considérait comme responsable de l'attentat. La Serbie fit appel à ses alliés, la Russie, la France et la Grande-Bretagne : ce fut le début de la première guerre mondiale.

## **6. La première guerre mondiale (1914-1918)**

La vie parlementaire de 1908 à 1914 avait été un chaos permanent. La montée du parti social-démocrate, qui avait obtenu le suffrage universel en 1907, l'incessant conflit tchéco-allemand, le morcellement des partis politiques et la mauvaise volonté de Vienne avaient rendu le pays ingouvernable.

Lorsque la guerre éclata, les politiciens étaient divisés sur l'attitude à adopter. Certains exprimaient leur loyalisme total envers l'Autriche-Hongrie, certains restaient fidèles mais autonomistes, certains étaient russophiles, d'autres étaient carrément indépendantistes. Masaryk prônait une attitude occidentophile, ce qui lui valut de devoir fuir à l'étranger.

Politiquement, il n'était pas question de manifester ouvertement son opposition, ce qui aurait été considéré comme un acte de haute trahison, mais sur le terrain, les militaires tchèques et slovaques détestaient de se battre contre les Serbes et les Russes, leurs "parents slaves", ce qui engendra des troubles et des désertions. L'exemple le plus frappant de cet état d'esprit s'est situé au printemps de 1918, à Kragujevac, en Serbie, quand un bataillon slovaque refusa d'aller au combat. Les leaders, dont Viktor Kolibik, furent exécutés.



*Sl., 1998, n° 269*

*80<sup>e</sup> anniversaire de la mutinerie de Kragujevac. Viktor Kolibik*

Les choses évoluèrent rapidement à partir de 1916. C'est surtout la mort de l'empereur François-Joseph, vieillard figé de 86 ans, le 21 novembre 1916, qui allait amorcer le déclin. Le trône revint à son petit-neveu Charles, qui devint l'empereur Charles I<sup>er</sup> d'Autriche.

L'échec des tentatives de paix séparée faites par le nouvel empereur, la révolution russe, les défaites sur le front, la hausse des prix et l'agitation croissante des minorités ethniques rendirent le pays ingouvernable, et le 3 novembre 1918, l'Autriche-Hongrie capitula. Cela s'accompagnait d'une radicalisation nationale à Prague, où le 6 janvier 1918, l'indépendance avait été ouvertement réclamée.

Mais c'est à l'étranger que l'indépendance fut véritablement acquise : Masaryk regroupa les émigrés tchèques et slovaques, et fonda le 1<sup>er</sup> juin 1916 à Paris le *Conseil national des pays tchèques*, qui devint le Conseil tchéco-slovaque en juillet 1917. Ce Conseil, qui devint le pivot de la résistance à l'étranger, était présidé par Masaryk. Son disciple Edvard Beneš en était le secrétaire général, tandis que le Slovaque Milan Rastislav Štefánik était chargé des questions militaires.

*Les trois principaux dirigeants du Conseil tchéco-slovaque à l'étranger:*



*1990, n° 2831  
Tomáš Masaryk*



*R.T., 1994, n° 37  
Edvard Beneš*



*1969, n° 1722  
Milan Rastislav Štefánik*

Masaryk était la seule personnalité d'envergure à l'étranger, investi d'une légitimité représentative. C'est grâce à lui que la future Tchécoslovaquie allait être reconnue en 1918 par les puissances de l'Entente.



1945-1947, n°s 404, 407, 408, 412, 413 & 416  
Tomáš Masaryk

Beneš (1884-1948) fut l'adjoint le plus précieux de Masaryk. Il allait jouer un rôle de premier plan dans des conditions toujours difficiles et souvent pénibles, lors de la montée du nazisme et pendant la deuxième guerre mondiale. Il allait devenir le témoin déçu et impuissant de la prise du pouvoir par les communistes.



1945-1947, n°s 405, 409, 411 & 414  
Edvard Beneš

Štefánik (1880-1919) était un astronome vivant à Paris, mais fervent patriote slovaque. Aviateur pendant la première guerre mondiale, il partageait les idées de Masaryk, et il fut chargé des questions militaires dans le Conseil tchéco-slovaque. Partisan de l'union des Tchèques et des Slovaques dans la Tchécoslovaquie, il périt dans un accident d'avion le 4 mai 1919. Il est possible que sa mort soit due à un acte de sabotage de la part d'indépendantistes slovaques.



1945-1947, n°s 403, 406, 406A, 410, 415 & 417  
Milan Rastislav Štefánik



1935, n° 298      1936, n° 310      1938, n° 345      1938, n° 346  
Milan Rastislav Štefánik (Le n° 346 était seulement utilisable en Slovaquie)



*Sl., 1939, n°s 32/35*

*20<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Milan Rastislav Štefánik.*

*Ces timbres ne furent jamais employés pour affranchir du courrier*



*Sl., 2003, n° 390*



*France, 2003, n° 3554*

*Milan Rastislav Štefánik. Emission conjointe France - Slovaquie*



*Carte maximum de 1946 avec le timbre n° 403.*



*Polynésie française, 2018, n° 1193*



*Polynésie française, 2019, n° 1227*



*Sl., 2019, bloc 54  
Milan Rastislav Štefánik*

Štefánik comprit rapidement que si les Tchèques et les Slovaques voulaient être considérés comme des interlocuteurs valables auprès des Alliés, ils devaient participer à l'effort de guerre. C'est pourquoi il créa à l'étranger, à partir de 1915, une véritable armée, la Légion tchécoslovaque, pour combattre aux côtés des Alliés. Cette légion était constituée d'émigrés, de déserteurs et de prisonniers de guerre.



*1934, n°s 285/288  
20<sup>e</sup> anniversaire de la création de la Légion tchécoslovaque*

La Légion tchécoslovaque se distingua en France (Arras, Vouziers), et en Italie (Doss Alto), mais le théâtre de ses plus grands exploits fut le front de l'Est (Zborov en Slovaquie et Backmach en Ukraine).



*1935, n°s 296/297  
Arras*



*1938, n° 338  
Vouziers*



*1938, n° 339  
Doss Alto*



1937, n°s 325/326  
Zborov



1938, n° 337  
Bakhmatch

L'aventure de la Légion tchécoslovaque en Sibérie semble invraisemblable : les légionnaires combattaient aux côtés de l'armée tsariste, jusqu'à la révolution russe de 1917. Mais le traité de Brest-Litovsk du 3 mars 1918 entre l'Allemagne et la Russie soviétique mettait fin aux combats. Les Soviétiques voulaient désarmer les légionnaires tchécoslovaques et les rapatrier vers leurs pays respectifs, mais la Légion se souleva contre la jeune armée rouge, et organisa seule son évacuation en 1919 et 1920, par le train transsibérien jusqu'à Vladivostok.

En Sibérie, la Légion émit en 1919-1920 ses propres timbres, servant à affranchir le courrier des légionnaires.



1919-1920, n°s 1/3  
Timbres de la Légion tchécoslovaque en Sibérie



1919-1920, n°s 4/5  
Timbres de la Légion tchécoslovaque en Sibérie





1919-1920, n°s 6/14

*Timbres de la Légion tchécoslovaque en Sibérie*

*Ces timbres devaient servir à l'affranchissement du courrier non seulement des légionnaires, mais aussi de la population locale sibérienne.*

*Mais ils n'arrivèrent pas en temps voulu à destination, et il n'y a donc pas d'exemplaires oblitérés ou sur lettre connus.*

De 2015 à 2018,, la République tchèque a émis quatre blocs avec le texte : *le chemin vers un État après la première guerre mondiale*. Ce chemin a en effet débuté en 1915, à Cleveland aux États-Unis, et s'est terminé le 18 octobre 1918 à Washington, avec la proclamation par Masaryk de l'indépendance de la République tchécoslovaque.



R.T., 2015, bloc 57

*100<sup>e</sup> anniversaire du chemin qui débute en 1915 et qui mènera à l'indépendance en 1918.*

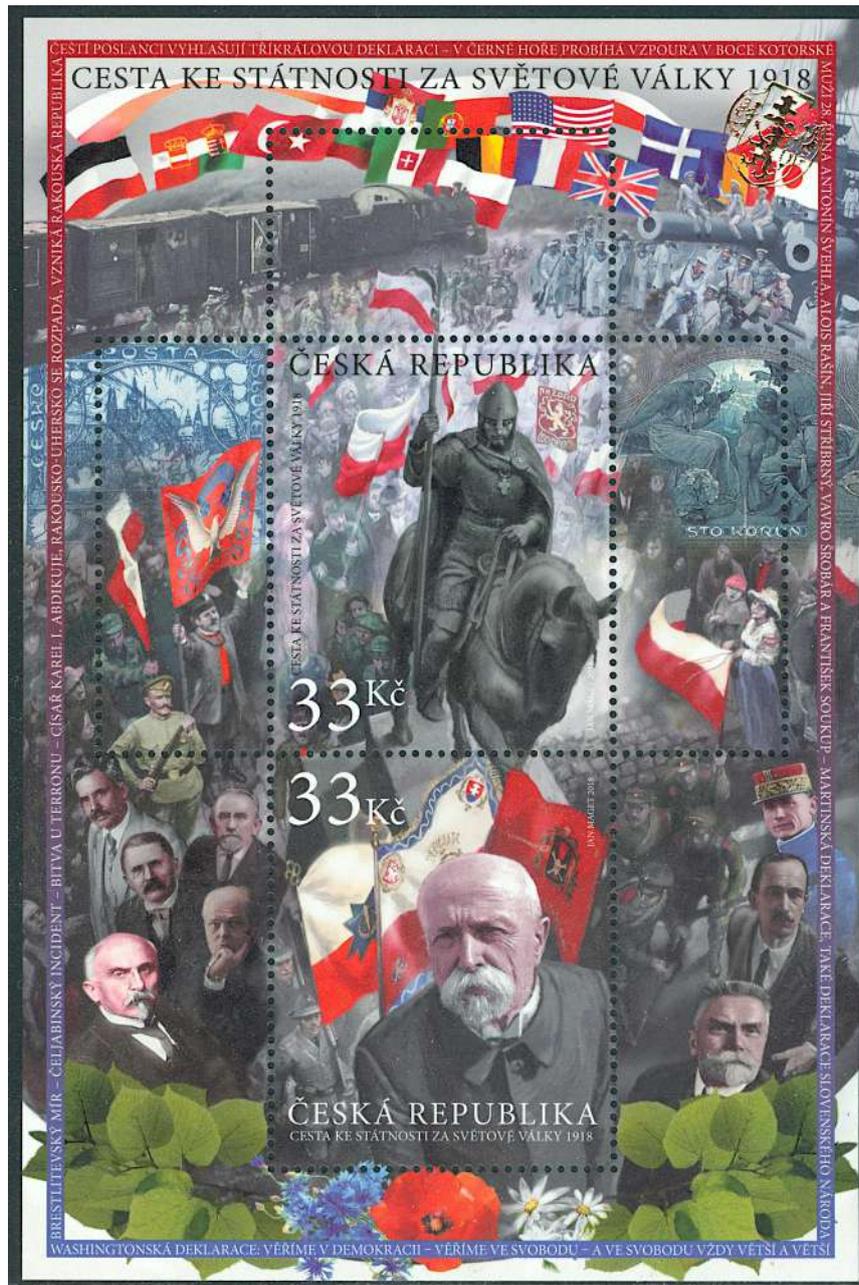
*Au centre : le monument de Jan Hus à Prague*



R.T., 2016, bloc 60  
 100<sup>e</sup> anniversaire de la première guerre mondiale



R.T., 2017, bloc 64  
 100<sup>e</sup> anniversaire de la fin de la première guerre mondiale qui mène à l'indépendance



R.T., 2018, bloc 71

100<sup>e</sup> anniversaire de la lutte de 1918 pour la création d'un État tchécoslovaque  
 Statue de Venceslas I<sup>er</sup> et portrait de Tomáš Masaryk

## VI. L'entre-deux-guerres (1918-1939)

### 1. L'indépendance

Le grand problème pour Masaryk et le Conseil national était de faire accepter par les Slovaques l'entrée de la Slovaquie dans une union avec les Tchèques. Un premier accord s'était fait à Cleveland, aux Etats-Unis, en 1915, et en mai 1918, cet accord fut confirmé à Pittsburgh. Il prévoyait que les Slovaques bénéficieraient d'une large autonomie dans le cadre du nouvel état. Andrej Hlinka, en Slovaquie, fort de ces assurances, donna son accord.

Ayant résolu ce problème, Masaryk proclama le 18 octobre 1918 à Washington la République tchécoslovaque. Pendant ce temps, à Prague, constatant l'écroulement de l'empire austro-hongrois, un Comité national regroupant les plus grands partis politiques s'était constitué, sous la présidence de Karel Kramář, et le point de vue de Masaryk fut confirmé : le 28 octobre 1918, l'indépendance de la Tchécoslovaquie fut officiellement proclamée sur la place Venceslas. Deux jours plus tard, le 30 octobre, la Slovaquie donnait officiellement son accord pour l'union avec la Bohême : la Tchécoslovaquie était née.

Cette indépendance, arrachée après plusieurs siècles, fut régulièrement commémorée par des timbres-poste.



1919, n°s 41/41E

*Premier anniversaire de l'indépendance*



1923, n°s 188/191

*Cinquième anniversaire de l'indépendance. Tomáš Masaryk*



1928, n°s 242/251

Dixième anniversaire de l'indépendance



1938, n°s 347/348

20<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance



1948, n°s 482/483

30<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance

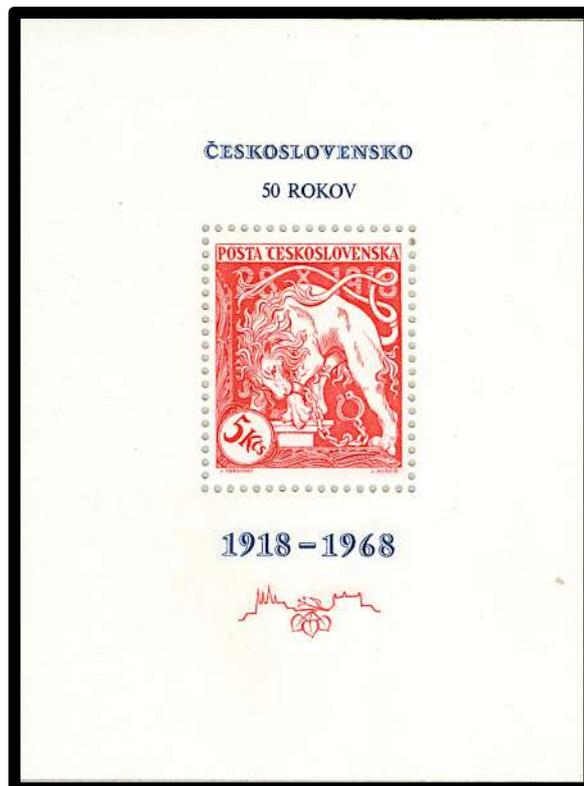


1968, n° 1619



1968, n°s 1667/1668

50<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance



1968, bloc 36  
50<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance



1978, n° 2304  
60<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance



1988, n° 2750  
70<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance



R.T., 1998, n°s 189/191  
80<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance de la Tchécoslovaquie

*Du point de vue postal : les timbres autrichiens et hongrois perdirent leur validité dès le 28 février 1919. Ces timbres pouvaient être rendus à la poste, où ils étaient échangés contre des nouveaux timbres tchécoslovaques. Les timbres autrichiens et hongrois remis à la poste furent surchargés "POŠTA ČESKOSLOVENSKÁ 1919", et revendus avec une surtaxe à la poste de Prague à partir du 12 décembre 1919.*

*Surcharge sur timbres d'Autriche*



*N°s 43 & 48*



*N°s 104 & 107*



*N°s 123 & 137*

*Surcharge sur timbres de Hongrie*



*N°s 75 & 96*



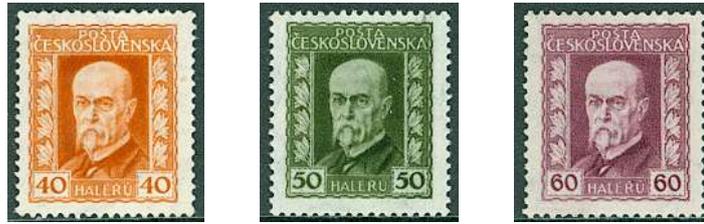
*N°s 112 & 113*



*N°s 147 & 150*

La première réunion de la nouvelle assemblée eut lieu le 14 novembre 1918. Elle fut mémorable et historique par les décisions prises :

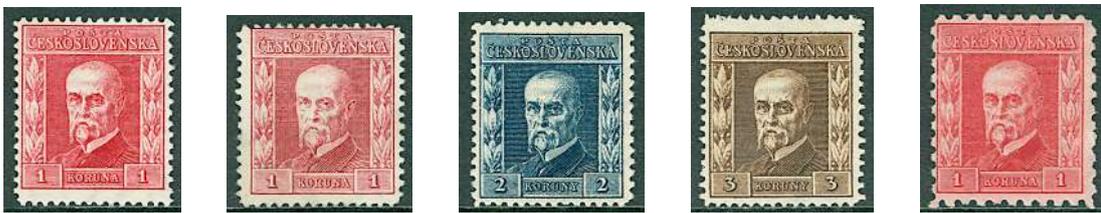
- La République fut proclamée.
- La dynastie des Habsbourg fut définitivement déchu du trône de Bohême.
- Tomáš Masaryk fut élu à la présidence.
- Karel Kramář devint premier ministre, Edvard Beneš ministre des Affaires étrangères, et Milan Rastislav Štefánik ministre de la Guerre (jusqu'à sa mort en 1919).



1925, n°s 192/194



1925, n°s 195/198



1925, n°s 199/202



1926-1928, n°s 213/220



1930, n°s 267/269

*Tomáš Masaryk, premier président de la République tchécoslovaque*



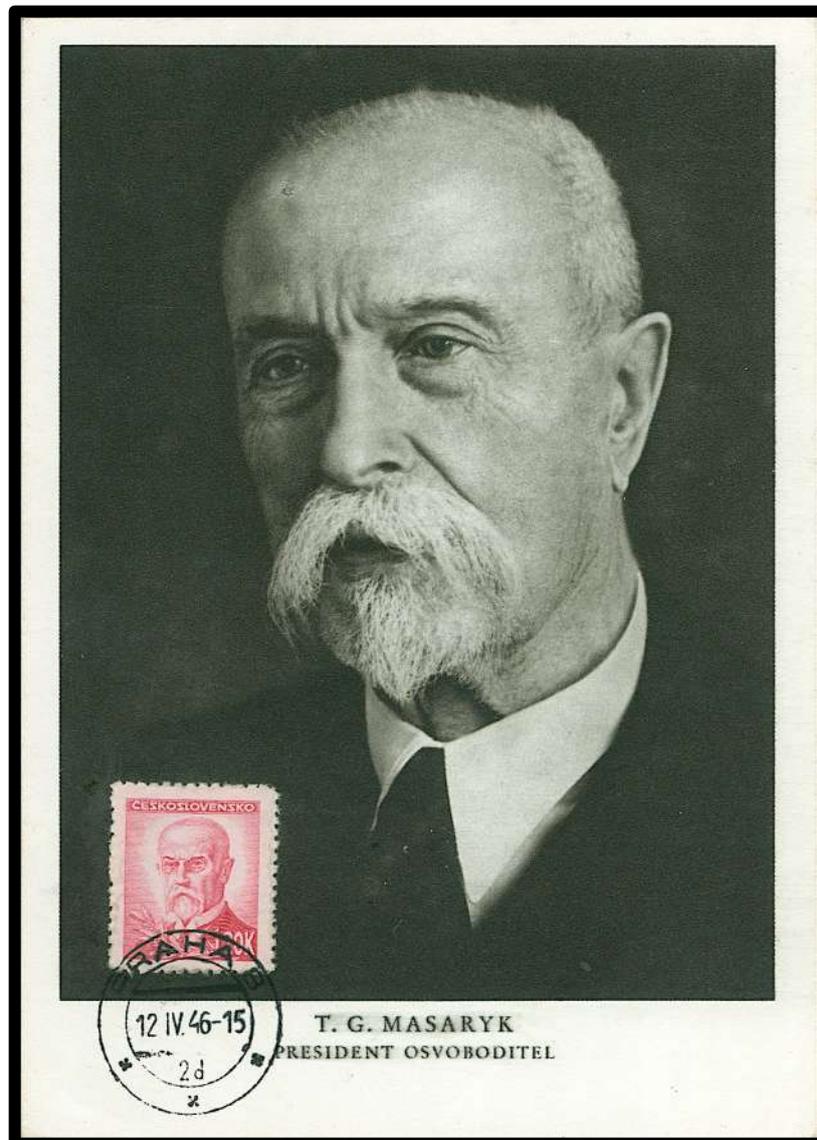
1935, n<sup>o</sup>s 292/295  
85<sup>e</sup> anniversaire du président Masaryk



1935, n<sup>o</sup> 302



1939, n<sup>o</sup> 355



Carte maximum de 1946 avec le timbre n<sup>o</sup> 407.  
Tomáš Masaryk, premier président de la République tchécoslovaque



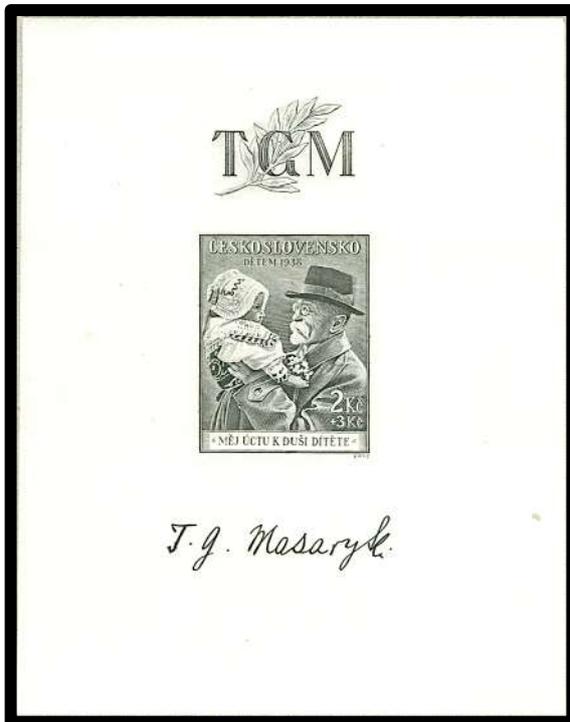
1937, n°s 331/332  
Mort du président Masaryk



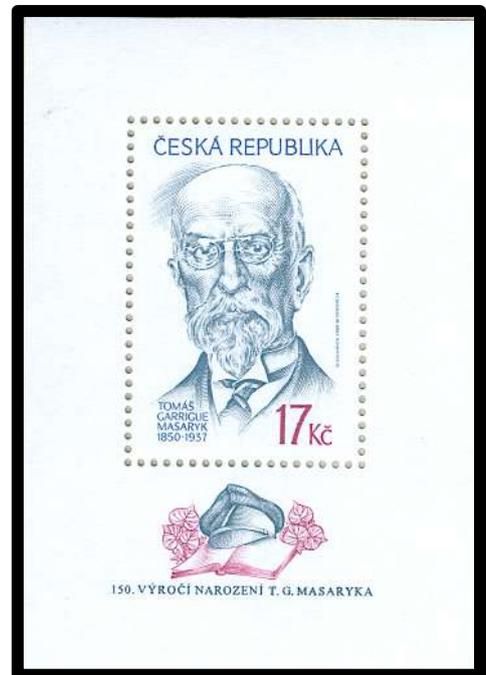
1938, n° 335/336  
En souvenir du président Masaryk



R.T., 2000, n° 235  
Tomáš Masaryk



1938, bloc 5  
En souvenir du président Masaryk



R.T., 2000, bloc 9  
Tomáš Masaryk

Aux pourparlers de paix de Paris, la Tchécoslovaquie était représentée par Kramář et Beneš. La jeune république pouvait compter sur la sympathie des puissances qui avaient gagné la guerre : par le traité de Saint-Germain-en-Laye du 10 septembre 1919, où l'Autriche fut dépecée, et par le traité de Trianon du 4 juin 1920, où c'était le tour de la Hongrie, la Tchécoslovaquie fut reconnue en tant que nation indépendante et elle reçut en plus la Ruthénie (= Ukraine subcarpatique), au détriment de la Hongrie.

C'est le diplomate slovaque Štefan Osuský, qui fut ensuite pendant vingt ans l'ambassadeur de son pays à Paris, qui signa pour la Tchécoslovaquie le traité de Trianon.



*Sl., 2014, n° 639  
Štefan Osuský*

## 2. Le problème slovaque

Le pays fut dès sa création confronté à des difficultés en Slovaquie, qui débutèrent avec la crise de 1919. En Hongrie, Béla Kun avait pris le pouvoir, et instauré la République des Conseils, qui était ultra-communiste. Béla Kun voulait récupérer la Slovaquie, et il constitua une armée populaire, qui occupa rapidement les deux tiers de la Slovaquie. Le 16 juin, il fit proclamer la République slovaque des Conseils, qui ne sut pas longtemps se maintenir: dès juillet 1919, l'armée populaire hongroise dut évacuer la Slovaquie, et le 1<sup>er</sup> août 1919, Béla Kun aux abois dut fuir en Union soviétique.



*1959, n° 1034  
40<sup>e</sup> et 50<sup>e</sup> anniversaire de l'éphémère République des soviets de Slovaquie*



*1969, n° 1711*

Alors que les Slovaques avaient initialement soutenu le premier gouvernement d'union nationale, ils s'aperçurent rapidement que Prague n'était pas pressé de leur accorder une plus grande autonomie administrative.

Plusieurs partis se disputaient en Slovaquie les faveurs des électeurs :

- Le Parti agrarien slovaque, plutôt modéré et recherchant le compromis avec Prague. Son leader était Milan Hodža (1878-1944), qui fut premier ministre de Tchécoslovaquie de 1935 à 1938.



*Sl., 2010, n° 553  
Milan Hodža*

- Le Parti national slovaque, très conservateur et nationaliste, qui exigea à partir de 1932 l'autonomie de la Slovaquie, et plus tard même l'indépendance complète. Son leader était Martin Rázus (1888-1937).



*Sl., 1944, n° 99*



*Sl., 1998, n° 261*

*Martin Rázus*

- Et surtout le Parti populaire slovaque, conservateur, nationaliste et clérical, avec son leader Andrej Hlinka (1864-1938), qui devint rapidement l'opposant le plus en vue de Masaryk.



*Sl., 1939, n°s 22/29*



*1939, n°s 24/25 N.D.*



*1939, n°s 30/31*



*Sl., 1939-1943, n°s 46, 46A, 49 & 50*  
*Andrej Hlinka*

### 3. La situation économique et sociale

La Tchécoslovaquie eut beaucoup de peine à redresser une situation économique et financière difficile, due à la perte d'une grande partie de l'exportation vers l'Autriche et la Hongrie. La situation était particulièrement sombre en Slovaquie, où le chômage était élevé, engendrant des troubles parfois violents. Le 21 février 1921, une véritable émeute eut lieu dans la région minière et métallurgique de Krompachy, faisant plusieurs morts.



1971, n° 1881  
50<sup>e</sup> anniversaire de la révolte de Krompachy

Un premier redressement s'opéra à partir de 1924, mais comme partout ailleurs, le pays fut frappé à la fin des années 1920 par la crise mondiale, dont le sommet se situa en Tchécoslovaquie en 1932-1933, avec comme conséquence de nombreuses grèves, dont la plus importante fut la grève des mineurs dans le bassin houiller de Most, en 1932. Le redressement s'opéra à partir de 1936, mais alors d'autres nuages s'amoncelaient déjà sur le pays.



1962, n° 1207  
30<sup>e</sup> et 50<sup>e</sup> anniversaire de la grève des mineurs de Most



1982, n° 2479

Les partis de gauche profitèrent des problèmes économiques du début de la république. Deux tendances divergentes se manifestèrent rapidement chez les sociaux-démocrates : une aile modérée qui allait rester le Parti social-démocrate, et une tendance beaucoup plus radicale, qui se sépara en 1921 de la tendance modérée : le 14 mai 1921 eut lieu à Prague le congrès constitutif du Parti communiste de Tchécoslovaquie. Ce Parti communiste voulait la dictature du prolétariat, s'aligna entièrement sur Moscou et allait obéir aveuglément aux ordres de Staline. Parmi les fondateurs, il faut surtout mentionner Bohumír Šmeral (1880-1941), Antonín Zápotocký (1884-1957) et Klement Gottwald (1896-1953). Les deux derniers allaient jouer un rôle majeur après la deuxième guerre mondiale.



1984, n° 2613  
Antonín Zápotocký



1948, n° 481  
Klement Gottwald



1951, n°s 582/583  
Bohumír Šmeral

De nombreux timbres-poste ont commémoré entre 1948 et 1989 la naissance du communisme en Tchécoslovaquie.



Gottwald et Staline



1951, n°s 573/577  
30<sup>e</sup> anniversaire du Parti communiste tchécoslovaque



1961, n°s 1150/1155  
40<sup>e</sup> anniversaire du Parti communiste tchécoslovaque



1971, n°s 1852/1855  
50<sup>e</sup> anniversaire du Parti communiste tchécoslovaque



1976, n°s 2165/2166 & bloc 38  
55<sup>e</sup> anniversaire du Parti communiste tchécoslovaque



1981, n°s 2436/2438  
60<sup>e</sup> anniversaire du Parti communiste tchécoslovaque



1986, n°s 2669/2670  
65<sup>e</sup> anniversaire du Parti communiste tchécoslovaque

#### 4. Les problèmes extérieurs et la fin de la Tchécoslovaquie

Les relations avec les voisins furent toujours difficiles, et allaient finalement causer la perte de la Tchécoslovaquie.

Le problème majeur qui envenima toute l'existence de la Tchécoslovaquie de l'entre-deux-guerres était celui de la minorité allemande. En octobre 1918, les Allemands des pays tchèques avaient réclamé leur rattachement à l'Autriche, en formant quatre provinces, mais ils furent déboutés par les Alliés. Le problème persista, et devint à partir de 1938 une des causes de la deuxième guerre mondiale.

Beneš, l'immuable ministre des Affaires étrangères, essaya de protéger son pays en s'appuyant sur trois piliers :

- La Société des Nations, qui démontra malheureusement rapidement son impuissance à résoudre les conflits internationaux.
- La Petite Entente, une alliance militaire conclue entre la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Yougoslavie, pour se prémunir contre le révisionnisme hongrois.
- L'alliance militaire et politique avec la France.



1937, n°s 327/328  
*Commémoration de la Petite Entente*

Après la démission de Masaryk en tant que président, le 14 décembre 1935, à l'âge de 85 ans, c'est Edvard Beneš qui fut élu à la présidence. Le moment était difficile, car la venue de Hitler au pouvoir en 1933 avait rapidement montré l'impuissance de la Société des Nations et des démocraties occidentales face aux violations successives du droit international par le régime nazi.



1936, n° 309



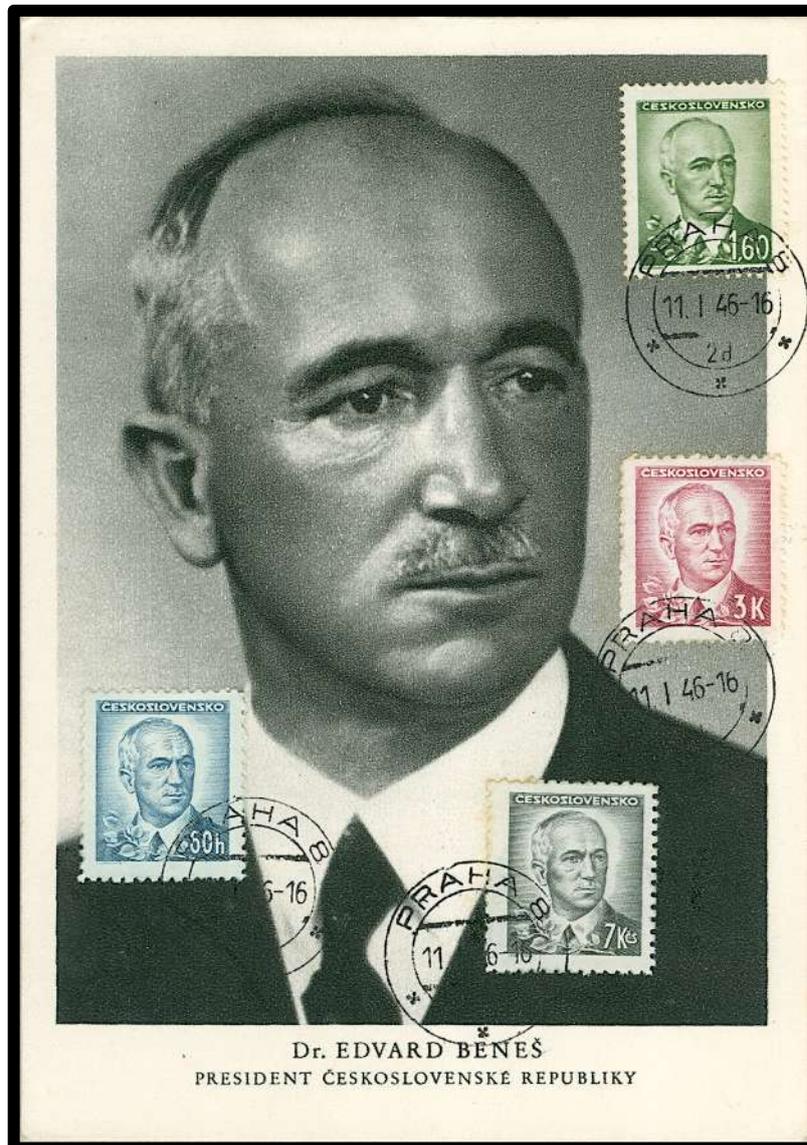
1937, n° 324



1937, n° 332A



1946, n°s 436/439  
*Edvard Beneš*



*Carte maximum de 1946 avec les timbres n°s 405, 409, 411 & 414.  
Edvard Beneš*

La minorité allemande en Tchécoslovaquie, comprenant qu'elle pouvait compter sur Hitler, se remua de plus en plus, et en 1933, son leader Konrad Henlein fonda le SDP, le Parti allemand des Sudètes, pour réclamer plus de droits à Prague. D'accord avec Hitler, Henlein augmenta la pression, et exigea finalement le rattachement au Reich de tous les territoires à peuplement majoritairement allemand.

Les événements se succédèrent à partir de 1938:

Le 13 mars 1938 eut lieu l'Anschluss de l'Autriche à l'Allemagne, ce qui augmentait ipso facto la longueur de la frontière commune entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie de 600 kilomètres.

Le 24 avril 1938, Henlein prononça son fameux discours de Karlovy Vary (Karlsbad) : c'était une demande directe à Hitler pour intervenir militairement en Tchécoslovaquie.

À la conférence de Munich des 29 et 30 septembre 1938, La France (Edouard Daladier) et la Grande-Bretagne (Neville Chamberlain) cédèrent à toutes les exigences de Hitler et Mussolini, lâchant sans scrupules leur allié tchécoslovaque pour sauvegarder une paix illusoire.



1968, n°s 1664/1666

30<sup>e</sup> anniversaire des accords de Munich.

*La Tchécoslovaquie est le seul pays qui ait commémoré les accords de Munich avec des timbres. Les trois timbres représentent des dessins faits par des enfants au camp de concentration de Theresienstadt.*

Les accords de Munich furent dramatiques pour la Tchécoslovaquie. Elle fut obligée de céder le pays des Sudètes à Hitler. Le “Sudetenland” devint dès le 1<sup>er</sup> octobre un “Gau” allemand, avec Henlein comme Gauleiter. Les timbres tchécoslovaques furent localement surchargés “Wir sind frei”, avec une croix gammée.



*Carte de propagande nazie, montrant le territoire des Sudètes cédé au Reich, avec au centre les portraits de Hitler et de Henlein*

En plus, des parcelles de territoire furent également remis à la Pologne et à la Hongrie, et la Tchécoslovaquie devint une république fédérale, avec une grande autonomie pour la Slovaquie (6 octobre 1938) et la Ruthénie (8 octobre 1938). Le prêtre Jozef Tiso, qui avait succédé à Hlinka à la tête du Parti populaire slovaque, devint premier ministre de Slovaquie.



Sl., 1939, n° 38

Jozef Tiso



*Sl., 1939, n° 35A*

*Ouverture du parlement slovaque. Ce timbre fut émis le 18 janvier 1939 par la Tchécoslovaquie, mais n'eut pouvoir d'affranchissement que dans la Slovaquie devenue autonome*

Suite à cette situation, le président Beneš démissionna le 5 octobre, et partit en exil à Londres. Emil Hácha prit sa succession.

Il était évident que Hitler n'allait pas en rester là, et le 14 mars 1939, il convoqua Hácha à Berlin. Terrorisé, au bord de la crise cardiaque, Hácha signa le 15 mars un texte par lequel il remit "le destin du peuple tchèque entre les mains du Führer". Dès le lendemain, le 16 mars 1939, Hitler se déplaça à Prague, où le "Protectorat de Bohême et Moravie" fut proclamé. C'était la fin de la Tchécoslovaquie.



*B.M., 1943, n°s 105/106*

*Hitler au château de Prague*

Au même moment, les choses évoluaient de la même façon en Slovaquie. Le 10 mars, Prague essaya de mettre fin à l'autonomie de la Slovaquie. Tiso, lui aussi convoqué par Hitler, reçut l'ordre de proclamer l'indépendance de la Slovaquie, sous "la garantie et la protection" du Reich allemand. Tiso et le parlement slovaque n'avaient d'autre choix que d'obéir et déclarèrent la Slovaquie indépendante le 14 mars 1939. Tiso devint premier ministre, avant d'être élu, en 1939, à la présidence.

Et la Ruthénie, qui avait déjà obtenu un statut d'autonomie après Munich, suivit le même chemin : le pays proclama son indépendance le 14 mars 1939, sous le nom d'Ukraine carpatique, avec Užhorod comme capitale. Cette indépendance, confirmée le lendemain 15 mars par l'émission d'un timbre-poste, ne dura... qu'un seul jour : dès le 16 mars, les troupes hongroises envahissaient la région, et l'Ukraine carpatique fut annexée par la Hongrie. À la fin de la guerre, en 1944, après le retrait des troupes allemandes et hongroises, les timbres de Hongrie furent surchargés "Ukraine carpatique", mais la région fut définitivement incorporée à l'Union soviétique en 1945.



*1939, n° 354*

*Timbre de Tchécoslovaquie auquel fut ajoutée la mention "Ukraine carpatique" en caractères cyrilliques. Ce timbre fut émis le 15 mars 1939, à l'occasion de l'ouverture du premier parlement*

## VII. La deuxième guerre mondiale (1939-1945)

Après le démembrement de la Tchécoslovaquie les 15 et 16 mars 1939, suite à l'intervention musclée de Hitler, il restait deux entités distinctes :

- Le protectorat allemand de Bohême et Moravie
- La Slovaquie indépendante, mais vassale du Reich

La Ruthénie (l'Ukraine carpatique), quant à elle, avait été incorporée à la Hongrie.

### 1. Le protectorat de Bohême et Moravie

Bien qu'officiellement, le pays gardait son président (Emil Hácha) et son gouvernement, le seul maître était Hitler, représenté à Prague par le "Reichsprotector" Konstantin von Neurath.

Dès juillet 1939, les timbres de Tchécoslovaquie furent surchargés "Böhmen u. Mähren" et "Čechy a Morava".



B.M., 1939, n°s 1/19

*Surcharge "Böhmen u. Mähren" et "Čechy a Morava" sur timbres de Tchécoslovaquie*

Le président et le gouvernement local n'avaient plus aucun pouvoir, et n'étaient rien d'autre que des marionnettes entre les mains du Reichsprotektor, qui lui-même devait obéir aveuglément à Hitler. Les timbres montrent bien cet état de choses : l'anniversaire de Hitler fut fêté par des timbres en 1942, 1943 et 1944, et les timbres d'usage courant étaient depuis 1942 à son effigie. L'anniversaire du protectorat fut également commémoré par des timbres.



*B.M., 1942, n°s 73/76  
53<sup>e</sup> anniversaire de Hitler*



*B.M., 1944, n°s 115/116  
55<sup>e</sup> anniversaire de Hitler*



*B.M., 1942, n°s 76A/76B  
Troisième anniversaire du protectorat de Bohême et Moravie*



*1944, n°s 112/114  
Cinquième anniversaire du protectorat de Bohême et Moravie*

Dès le début, les Allemands procédèrent à une intense germanisation, essayant d'étouffer l'identité tchèque. Il y eut ici aussi des déportations en masse de Juifs. Le camp le plus célèbre était Theresienstadt (Terezin), qui fut un ghetto juif, présenté au monde extérieur comme une colonie juive modèle, mais en fait un camp de concentration et de transit vers les camps d'extermination, surtout Auschwitz et Treblinka.



1972, n° 1898



1987, n° 2736

*Commemoration du camp de concentration de Theresienstadt (Terezin)*

Les colis, envoyés au camp de Theresienstadt, devaient être porteurs d'un timbre spécial, appelé "Zulassungsmarke". Ces timbres devant être collés sur le colis lui-même, il est évident que les exemplaires oblitérés sont rarissimes, sauf... les contrefaçons.



*1943, "Zulassungsmarke" de Theresienstadt (fac-similé)*

Hitler, estimant que la germanisation ne s'effectuait pas assez rapidement, remplaça en septembre 1941 von Neurath par Reinhard Heydrich, le bras droit de Himmler. Plus "efficace" que von Neurath, et grand partisan de la "solution finale du problème juif", il reçut rapidement le surnom de "bourreau de Prague".



*B.M., 1943, n° 110*

*Premier anniversaire de la mort de Reinhard Heydrich*

Le 27 mai 1942, Heydrich fut la victime d'un attentat perpétré par un commando tchèque formé à Londres, sous la conduite de Jan Kubiš et de Jozef Gabčík. Heydrich succomba à ses blessures le 4 juin 1942.

Finalement, les auteurs de l'attentat, dont Kubiš et Gabčík, furent découverts, cachés à Prague dans l'église St. Cyrille et St. Méthode. Tous périrent le 18 juin 1942 en combattant, plutôt que de se rendre.



*R.T., 2017, bloc 61  
75<sup>e</sup> anniversaire de l'opération "Anthropoid", l'opération montée en 1942  
en vue d'assassiner Reinhard Heydrich*



*1945, n<sup>o</sup>s 392 & 400  
Jozef Gabčík*



*1992, n<sup>o</sup> 2915  
Jozef Gabčík & Jan Kubiš*

Les représailles furent atroces. Croyant - à tort - que les auteurs de l'attentat provenaient du village de Lidice, ils y organisèrent un véritable massacre le 10 juin 1942 : tous les hommes furent fusillés, les femmes furent soit fusillées, soit déportées à Ravensbrück, et les enfants furent déportés au camp de Chelmno, où ils furent exterminés : seulement 17 enfants sur 104 survécurent. Le village fut ensuite entièrement rasé. Deux semaines plus tard, le 24 juin, le village de Ležáky subissait le même sort.

Cet acte de barbarie nazie a été commémoré à maintes reprises par la poste tchécoslovaque.



1947, n°s 446/448  
Cinquième anniversaire du massacre de Lidice et Ležáky



1952, n°s 649/650  
10<sup>e</sup> anniversaire du massacre

1957, n°s 917/918  
15<sup>e</sup> anniversaire du massacre



1962, n°s 1220/1221  
20<sup>e</sup> anniversaire du massacre



1967, n° 1575  
25<sup>e</sup> anniversaire du massacre



1972, n°s 1899/1900  
30<sup>e</sup> anniversaire du massacre



1982, n° 2487/2488  
40<sup>e</sup> anniversaire du massacre



*1987, n°s 2727/2728  
45<sup>e</sup> anniversaire du massacre*



*R.T., 2012, n°s 640/641  
70<sup>e</sup> anniversaire du massacre*

Pendant ce temps, la résistance s'organisait dans le protectorat de Bohême et Moravie. La résistance organisée était en contact avec le gouvernement tchèque en exil à Londres, dirigé par Beneš. Ce gouvernement était le seul reconnu par les Alliés.

Mais à partir de 1943, la résistance se scinda en deux tendances, l'une fidèle au gouvernement en exil de Beneš à Londres, l'autre suivant les instructions du communiste Klement Gottwald, qui s'était réfugié à Moscou. La méfiance, qui devint progressivement une véritable rivalité, fut à la base des problèmes majeurs de l'après-guerre.

## 2. La Slovaquie

Le 14 mars 1939, la Slovaquie proclama son indépendance, ou plutôt fut obligée par Hitler de proclamer son indépendance, sous peine de subir le même sort que le protectorat de Bohême et Moravie.

Le prêtre catholique Jozef Tiso devint le premier ministre de la Slovaquie. Il n'aimait pas l'idéologie nazie et n'était pas germanophile, mais il ne sut pas éviter que la Slovaquie, placée sous la "protection" de Hitler, devint un état vassal de l'Allemagne. Le 26 octobre 1939, Tiso accéda à la présidence, qu'il allait occuper jusqu'à la chute du Reich allemand.

Dès le 21 mars 1939, les timbres d'usage courant de Tchécoslovaquie furent surchargés "Slovenský stát 1939".



*Sl., 1939-1942, n°s 44, 45A & 45Aa  
Jozef Tiso*



*Sl., 1939, timbres de la série n°s 1/21  
Surcharge "Slovenský štát 1939" sur les timbres de Tchécoslovaquie*



*Sl., 1945, n°s 122/127  
Jozef Tiso*

À la fin de la guerre, Tiso essaya de se rapprocher des Alliés, mais Beneš refusa toutes les avances de Tiso, qui dut fuir en Autriche, mais qui fut finalement remis aux autorités de Prague qui le condamnèrent à mort. Il fut pendu le 18 avril 1947.

### 3. L'aspect militaire et l'aspect politique

Dès le début de la guerre, des unités tchèques, formées de déserteurs et d'émigrés, furent constituées. Elles se distinguèrent en Pologne, dans la campagne de France, mais surtout dans la bataille d'Angleterre, où les pilotes tchèques furent extrêmement précieux pour combattre la Luftwaffe, aux côtés des pilotes anglais de la R.A.F.

Pendant ce temps, Beneš, qui s'était installé à Londres, y avait constitué un gouvernement en exil, qui fut reconnu en juillet 1941 par les Alliés comme le seul interlocuteur valable pour la Tchécoslovaquie.



1948, n°s 457/459

*Edvard Beneš, chef du gouvernement tchécoslovaque en exil à Londres*

Obsédé par le souvenir de Munich 1938, où la France et la Grande-Bretagne l'avaient lâché, il préféra se tourner vers l'Union soviétique, ayant perdu toute confiance dans les garanties et les assurances de l'appui occidental.

Pour cette raison, Beneš signa en décembre 1943 à Moscou un pacte d'amitié et d'aide mutuelle avec l'Union soviétique.



1948, n° 487

*5<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> anniversaire du pacte d'amitié entre la Tchécoslovaquie et l'U.R.S.S.*



1963, n°s 1312/1313



Une véritable armée tchécoslovaque fut reconstituée en Union soviétique par le général Ludvík Svoboda. Elle se distingua à la bataille de Sokolovo, en Ukraine, au début mars 1943, en arrêtant, aux côtés de l'Armée rouge, l'avance allemande. Elle joua également un rôle capital lors de la bataille du col de Dukla, dans le nord de la Slovaquie, en septembre-octobre 1944, qui signifia le début de la libération de la Slovaquie.



1968, n° 1622

*25<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de Sokolovo*



1964, n° 1353



1969, n° 1737

Ludvík Svoboda



1984, n° 2599

20<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> anniversaire de la bataille du col de Dukla

Pendant ce temps, la résistance intérieure s'organisait en Slovaquie, et fin 1943, un Conseil national slovaque regroupant toutes les tendances fut créé. Ce Conseil parvint à rallier une grande partie de l'armée à ses vues, et le 29 août 1944 éclata à Banská Bystrica le grand soulèvement de l'armée slovaque, qui se retourna contre les Allemands. Les généraux Rudolf Viest et Ján Golian espéraient le secours de l'Armée Rouge, mais tout comme à Varsovie, l'armée soviétique arriva (délibérément ?) trop tard, et le soulèvement fut écrasé après deux mois de combats. Viest et Golian furent exécutés en Allemagne.

Le soulèvement slovaque de 1944 a été commémoré par de nombreuses émissions de timbres, surtout pendant la période communiste.



1945, n°s 420/424

Premier anniversaire de l'insurrection slovaque de 1944



1949, n° 514



1954, n°s 773/774



5<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection slovaque de 1944



1964, n°s 1351/1352

20<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection slovaque de 1944



1969, n° 1736



1959, n° 1035



1974, n° 2056



1979, n° 2344

15<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup> et 35<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection slovaque de 1944



1984, n° 2598



1989, n° 2813

40<sup>e</sup> et 45<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection slovaque de 1944



Sl., 1994, n°s 165/166

Rudolf Viest & Ján Golian

50<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection slovaque de 1944



Sl. 2014, n° 648



Sl., 2019, n° 772

70<sup>e</sup> & 75<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection slovaque de 1944

En Bohême, il fallut attendre la fin de la guerre pour voir le soulèvement : une insurrection populaire eut lieu à partir du 5 mai 1945 à Prague. Après quatre jours de combats, les troupes soviétiques pénétraient dans la capitale, et l'armée allemande capitula.



1975, n° 2099



1980, n° 2394

30<sup>e</sup> et 35<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection de Prague du 5 mai 1945



1985, n° 2627

40<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection de Prague du 5 mai 1945

Le grand problème de la résistance tchécoslovaque était le choix à faire : ou bien s'aligner sur le gouvernement en exil de Beneš, ou bien suivre les instructions communistes de Gottwald, de Moscou.

Un résistant célèbre a été le journaliste Julius Fučík (1903-1943). Communiste convaincu, il continua à publier clandestinement de la propagande de gauche pendant l'occupation. Arrêté en 1942, il fut torturé et finalement exécuté en septembre 1943.

Il a été "utilisé" par le régime communiste tchécoslovaque à des fins de propagande. Présenté comme modèle, il devint un véritable mythe et le pur symbole de la lutte communiste contre l'oppression.



1949, n° 495



1953, n°s 723/724



1983, n° 2520



1951, n°s 558/559



Julius Fučík



1958, n° 976

## 4. La libération

La Slovaquie fut libérée la première, par l'Armée rouge, commandée par le maréchal Rodion Iakovlevitch Malinovski. Malinovski avait d'abord conquis la Hongrie et pris Budapest le 13 février 1945, et il entra à Bratislava le 4 avril 1945, libérant ainsi toute la Slovaquie.

La libération de Prague fut elle aussi réalisée par l'Armée rouge, alors que les Américains étaient tout près, mais les négociations politiques entre Roosevelt, Churchill et Staline avaient attribué aux Soviétiques "l'honneur" de libérer la Tchécoslovaquie. Dès la fin mars 1945, le général Andreï Ivanovitch Ieremenko avait libéré une grande partie du territoire tchèque, et le maréchal Ivan Stepanovitch Koniev entra dans Prague le 9 mai 1945.



*Le maréchal Koniev*



*1983, n° 2536/2538  
Le général Ieremenko*



*Le maréchal Malinovski*

Comme la libération du territoire tchécoslovaque a été réalisée par l'Armée rouge, il est normal que les timbres à la gloire des libérateurs soviétiques furent innombrables pendant la période communiste de la Tchécoslovaquie.



*1946, n°s 427/428*



*Premier et septième anniversaire de la libération*

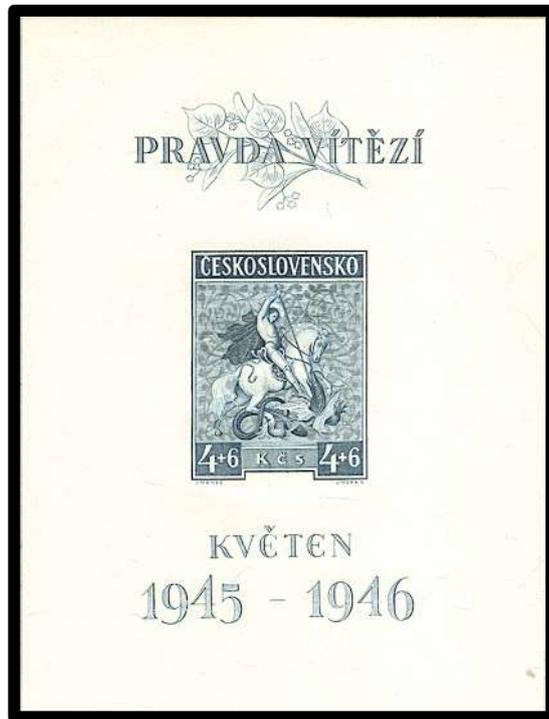


*1952, n°s 638/639*



*1955, n°s 797/800*

*Dixième anniversaire de la libération*



*1946, bloc 10  
Premier anniversaire de la libération*



*1960, n°s 1077/1081  
15<sup>e</sup> anniversaire de la libération*



*1970, n°s 1785/1786  
25<sup>e</sup> anniversaire de la libération*



1965, n°s 1399/1403  
20<sup>e</sup> anniversaire de la libération



1975, n°s 2087/2089  
30<sup>e</sup> anniversaire de la libération



1975, n° 2100  
30<sup>e</sup> et 35<sup>e</sup> anniversaire de la libération

1980, n° 2395



1985, n°s 2628

1990, n° 2848  
40<sup>e</sup>, 45<sup>e</sup> et 50<sup>e</sup> anniversaire de la libération

Sl., 1995, n° 189

## VIII. L'après-guerre (1945-...)

### 1. La transition vers le communisme (1945-1948)

Jugeant le moment propice, Beneš rentra le 3 avril 1945 de Londres dans sa patrie, et dès le lendemain, il constituait à Košice, en Slovaquie, un gouvernement avec à sa tête le social-démocrate Zdeněk Fierlinger, qui avait de grandes sympathies pour le communisme.

Suite aux pourparlers de Beneš à Moscou, les partis de droite ne pouvaient pas participer à la vie politique, ce qui liquidait totalement l'opposition de droite en Tchécoslovaquie et favorisait nettement le parti communiste. Dans le gouvernement de Košice, outre les communistes, dont Klement Gottwald et Vladimír Clementis, il y avait d'autres sympathisants communistes comme Ludvík Svoboda, ministre de la Défense. Le pluralisme officiel n'était déjà en 1945 rien de plus qu'une façade pour tromper l'opinion publique internationale.



1945, bloc 8

*Arrivée du président Beneš à Košice le 3 avril 1945*

Le programme de ce gouvernement était clair : en politique étrangère, priorité était donnée aux bonnes relations avec l'U.R.S.S. La première manifestation de cette priorité se situa déjà en juin 1945, où l'annexion par Moscou de l'Ukraine subcarpatique dut être entérinée sans rechigner par Prague.

En politique intérieure, il y avait trois priorités :

- Le châtement des collaborateurs, ce qui, comme partout ailleurs, ne se fit pas sans excès.
- La confiscation des biens, bientôt suivie de véritables nationalisations.
- L'expulsion des minorités indésirables: les Allemands et les Hongrois.



1950, n°s 528/531

*Cinquième anniversaire du retour à "l'état normal" en Tchécoslovaquie*

Les élections de 1946 furent un grand succès pour le Parti communiste, qui accentua encore son influence dans le gouvernement. Depuis lors, son seul souci était d'évincer progressivement tous les non-communistes, et de s'approprier la totalité du pouvoir en Tchécoslovaquie.

L'occasion se présenta en février 1948 : après un nouveau conflit au sein du gouvernement entre communistes et non-communistes, ces derniers présentèrent leur démission au président Beneš, certains qu'il allait la refuser. Mais, après des manifestations de masse houleuses à Prague, organisées par le Parti communiste, Beneš accepta le 25 février leur démission, à l'étonnement général. Après ce que l'on a appelé le "Coup de Prague", le Parti communiste restait seul maître de la Tchécoslovaquie.

L'on a beaucoup reproché à Beneš d'avoir cédé, et abandonné le pouvoir aux communistes. Il a cependant comme circonstance atténuante d'avoir été à ce moment gravement malade et affaibli. Il allait d'ailleurs donner sa démission le 7 juin 1948, et il décéda le 3 septembre de la même année.

Dès le 14 juin 1948, le communiste Klement Gottwald était élu président de la république tchécoslovaque.

Pendant ce temps, comprenant que c'était la fin de la démocratie dans son pays, Jan Masaryk, le fils de Tomáš Masaryk, qui était resté ministre des Affaires étrangères, se suicida le 10 mars 1948.



1991, n° 2881

*Jan Masaryk*

Le “Coup de Prague” de février 1948 fut commémoré en Tchécoslovaquie par de nombreux timbres, comme “le début d’une ère nouvelle”.



1949, n°s 488/489  
Premier anniversaire du “Coup de Prague”. Klement Gottwald



1953, n°s 686/688  
Cinquième anniversaire du “Coup de Prague”



1958, n°s 949/951  
Dixième anniversaire du “Coup de Prague”



1963, n° 1257

1973, n°s 1969/1970  
15<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> anniversaire du “Coup de Prague”



1978, n°s 2256/2257  
30<sup>e</sup> anniversaire du "Coup de Prague"



1983, n°s 2523/2524

1988, n°s 2755/2756  
35<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> anniversaire du "Coup de Prague"



1988, bloc 76A  
40<sup>e</sup> anniversaire du "Coup de Prague"

Il est significatif que la mort d'Edvard Beneš ne fut commémorée que par un seul minuscule timbre, tandis que Klement Gottwald, dès son élection à la présidence, fut honoré par une multitude de timbres.



1948, n° 477  
Mort du président Beneš



1948-1952, n°s 477A/480



1953, n°s 712/715  
Klement Gottwald



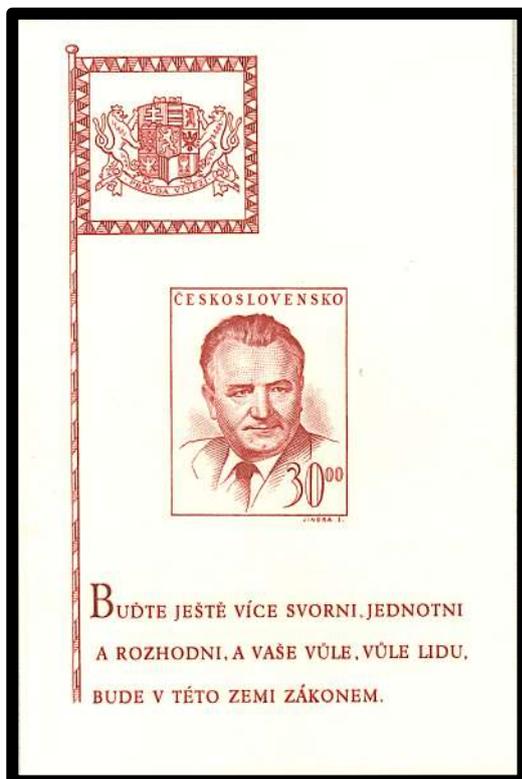
1948, n° 481  
Klement Gottwald



1953, n°s 699/700  
Mort de Klement Gottwald



1954, n° 750  
Klement Gottwald en 1929



1948, bloc 12  
Klement Gottwald



1953, bloc 17  
Mort de Klement Gottwald

Elu le 14 juin 1948 à la présidence, Gottwald proclama dès le lendemain une nouvelle constitution, qui donnait tout pouvoir au seul Parti communiste.



1973, n° 1985  
25<sup>e</sup> anniversaire de la constitution de 1948



Carte maximum de 1951 avec le timbre n° 479  
Klement Gottwald

## 2. Du stalinisme au “Printemps de Prague” (1948 - 1968)

La période Gottwald (1948-1953) fut celle de la stalinisation, avec une épuration draconienne. Les non-communistes furent d’abord éliminés, avec des condamnations à la prison, aux travaux forcés, à la déportation ou même à la mort. Le procès le plus retentissant fut celui de la femme député socialiste Milada Horáková, condamnée en 1950 à la pendaison, malgré l’indignation internationale.



1990, n° 2854

*40<sup>e</sup> anniversaire de l’exécution de Milada Horáková*

Puis vint le tour des communistes, qui “dérangeaient” l’ombrageux Gottwald : il condamna à mort ses anciens et plus proches collaborateurs, comme Rudolf Slánský et Vladimír Clementis, qui furent pendus fin 1952.

Gottwald fut sans conteste un des disciples les plus dociles et soumis de Staline. Ce que Moscou décidait était approuvé à Prague par Gottwald. Même la mort a uni ces deux hommes: Staline mourut le 5 mars 1953, et Klement Gottwald, ayant contracté une pneumonie lors des funérailles de Staline, décéda 9 jours plus tard, le 14 mars 1953, à Moscou.



1951, n°s 605 & 607

*Gottwald et Staline*



1954, n°s 752/754

*Premier anniversaire de la mort de Staline et de Gottwald*

Après la mort de Gottwald, Antonín Zápotocký (1884-1957) lui succéda à la présidence de l’Etat, tandis qu’Antonín Novotný (1904-1975) fut placé à la tête du parti. Zápotocký était un des fondateurs du Parti communiste tchécoslovaque en 1921, tandis que Novotný était le type même de l’apparatchik.



1953, n°s 716/717



1953, n°s 720/721

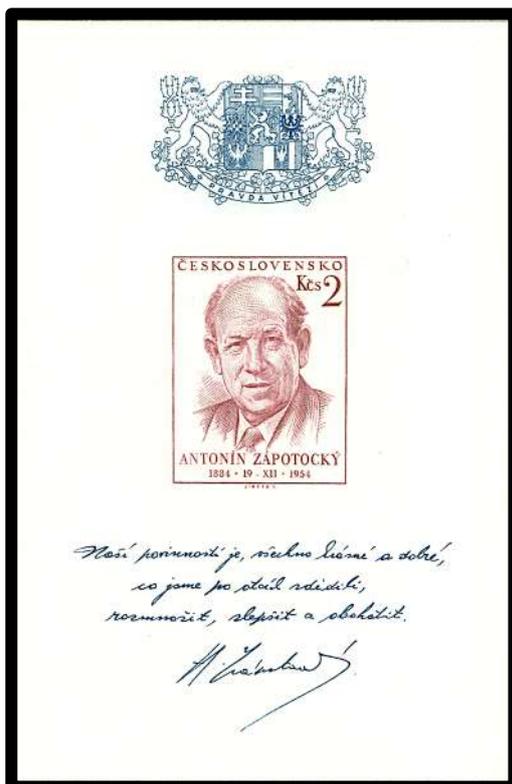
Antonín Zápotocký



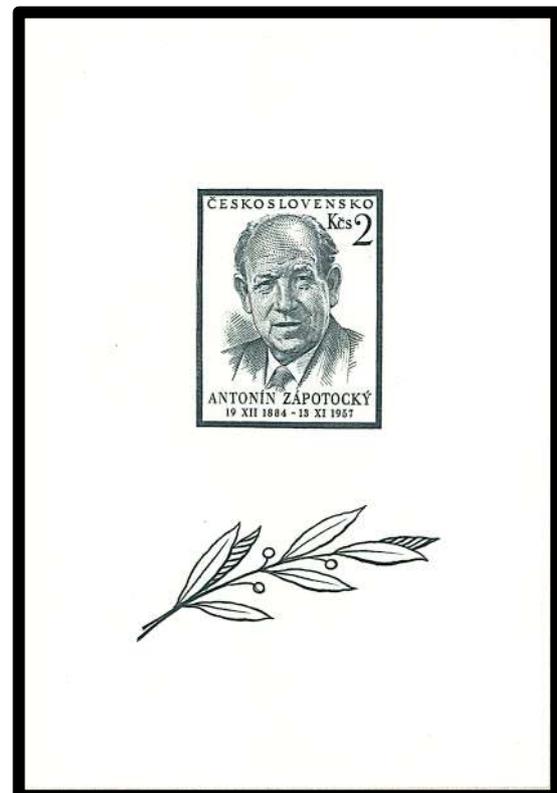
1954, n°s 785/786  
Antonín Zápotocký



1957, n°s 931/932  
Mort d' Antonín Zápotocký



1954, bloc 18  
Antonín Zápotocký



1957, bloc 20  
Mort d' Antonín Zápotocký

La déstalinisation, amorcée par Krouchtchev en 1956, jeta le désarroi chez les communistes tchécoslovaques. Habités à la soumission envers Moscou, ils acceptèrent sans broncher ce tournant historique. En 1955, la Tchécoslovaquie adhéra au Pacte de Varsovie, l'alliance militaire communiste créée pour faire contrepoids à l'OTAN.



1980, n° 2397



1985, n° 2629

25<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> anniversaire du Pacte de Varsovie

Zápotocký décéda le 13 novembre 1957, et Novotný, qui était déjà à la tête du Parti, devint quelques jours plus tard le nouveau président de la Tchécoslovaquie.



1958-1959, n°s 965/966 & 992/993



1967, n°s 1606/1607

Antonín Novotný

Sous l'effet de la déstalinisation, les dirigeants les plus conservateurs furent éloignés, et quelques prisonniers politiques furent libérés. Les contacts avec les démocraties occidentales devinrent plus faciles, et des réformes amenèrent une relative libéralisation de l'économie. La vie artistique et intellectuelle connut un grand développement.

En 1960, Novotný fit voter une nouvelle constitution, qui ne changeait dans les faits rien à la situation existante. Le seul changement à mentionner était le nom du pays : la République tchécoslovaque devint officiellement la République *socialiste* tchécoslovaque.



1960, n° 1105

La nouvelle constitution de 1960

Malgré les réformes qu'il dut concéder contre son gré, Novotný restait un partisan de la ligne dure. Lorsqu'il constata que la liberté relative donnée aux écrivains et aux intellectuels servait surtout à ceux-ci pour dénoncer les abus du régime, il prit des mesures de censure et d'intimidation contre les auteurs qui critiquaient le régime, mais cela ne fit qu'accroître le mécontentement et la contestation : fin 1967, la Tchécoslovaquie était prête à aborder le "Printemps de Prague" de 1968.

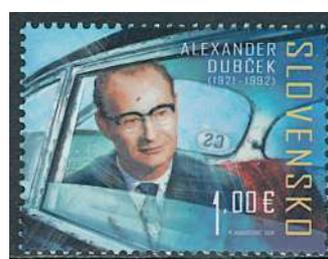
### 3. Le “Printemps de Prague” et la normalisation (1968 - 1989)

L’opposition gagna les plus hautes sphères du Parti communiste tchécoslovaque, et dès fin 1967, le premier secrétaire du Parti communiste slovaque Alexander Dubček et l’économiste Ota Šik défiaient ouvertement le pouvoir. Le 5 janvier 1968, Novotný fut remplacé à la tête du Parti communiste par Alexander Dubček, tandis que la présidence fut attribuée à Ludvík Svoboda, ancien ministre de la Défense et l’un des auteurs du Coup de Prague de février 1948.

Dès le début, Dubček (1921-1992) lança un programme d’assouplissement du régime : liberté de la presse, reconnaissance des droits fondamentaux des personnes, démocratisation de la vie politique avec la proposition de retour au multipartisme, libéralisation de l’économie. Dubček, aidé par Ludvík Svoboda, Josef Smrkovský, Oldřich Černík et František Kriegel, devint en Tchécoslovaquie et dans le monde entier le symbole du “socialisme à visage humain”.



*Sl., 1993, n° 138*



*Sl., 2021, n° 839*

*Alexander Dubček*



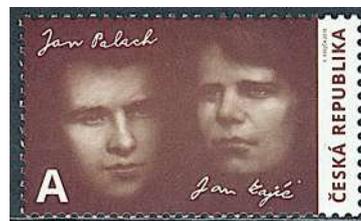
*Sl., 2001, bloc 16*  
*Alexander Dubček*

Moscou commença rapidement à s’inquiéter devant l’évolution de la situation en Tchécoslovaquie. Après de laborieuses négociations entre les dirigeants tchécoslovaques et russes, qui n’aboutirent qu’à quelques promesses de part et d’autre, et après de graves pressions infructueuses sur Dubček, Leonid Brejnev déclencha le 21 août 1968 l’invasion du pays par les forces du Pacte de Varsovie. Cette intervention brutale signifiait la fin du “Printemps de Prague” et marqua pour deux décennies les limites de l’autonomie que Moscou laissait à ses satellites.

En Tchécoslovaquie, la résistance à cette invasion fut intense. N'ayant rien à perdre, la population fit tout pour rendre la vie difficile à l'occupant soviétique. Un jeune étudiant, Jan Palach (1948-1969) s'immola par le feu le 16 janvier 1969, sur la place Venceslas de Prague, suivi le 25 février 1969 par Jan Zajíc.



1991, n° 2891  
Jan Palach



R.T., 2019, n° 920  
Jan Palach et Jan Zajíc

Le 17 avril 1969, Dubček démissionna et fut remplacé à la tête du parti par Gustáv Husák (1913-1991), tandis que Ludvík Svoboda garda la présidence, avec le vain espoir de sauver ce qui pouvait l'être. Svoboda, bien que sans illusions, allait garder la présidence jusqu'en 1975. Il fut alors remplacé par Husák, qui cumulait ainsi la présidence de l'État avec la direction du Parti communiste.



1975, n°s 2134/2135



1983, n° 2518  
Gustáv Husák



1988, n° 2751



1975, bloc 37  
Ludvík Svoboda



1968-1970, n°s 1637/1638A  
Ludvík Svoboda

Gustáv Husák, qui avait pourtant passé dix ans en prison sous Gottwald, Zápotocký et Novotný (de 1950 à 1960), se rangea par opportunisme du côté de Brejnev et entama le processus de normalisation. Les réformes de Dubček furent abolies, et la Tchécoslovaquie redevint le satellite docile et soumis de Moscou.

Les réformateurs parvinrent encore à gagner quelques combats d'arrière-garde, comme la loi votée en octobre 1968 qui faisait de la Tchécoslovaquie un État fédéral à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1969. Cette loi stipulait que le pays était composé de deux nations sœurs (les Tchèques et les Slovaques) égales en droits, et de deux États nationaux, la République socialiste tchèque et la République socialiste slovaque, s'unissant volontairement pour constituer la République socialiste tchécoslovaque.



1974, n° 2024  
1979, n° 2314  
1984, n° 2567  
1989, n° 2791  
5<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> anniversaire de l'instauration de l'État fédéral tchécoslovaque

C'est dans ce contexte sans illusions qu'eut lieu, en mai 1970, la signature d'un nouveau traité d'aide et de coopération mutuelle entre l'U.R.S.S. et la Tchécoslovaquie. Par ce traité, Prague acceptait plus ou moins officiellement sa situation de vassal, car il était extrêmement désavantageux pour la Tchécoslovaquie.



1975, n° 2101  
Cinquième anniversaire du traité d'amitié avec l'U.R.S.S.



1980, n° 2396  
10<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> anniversaire du traité d'amitié avec l'U.R.S.S.



La résignation et l'indifférence caractérisèrent bientôt la vie de la population tchécoslovaque. La situation matérielle s'était bien améliorée, mais au prix de l'absence de toutes les libertés fondamentales : la société était encadrée et surveillée. Pour employer les termes du livre "Histoire des pays tchèques", la société tchécoslovaque était "enterrée vivante".

#### 4. Le retour à la démocratie (1989 - 1992)

Dans cette société anesthésiée, les intellectuels continuaient à se remuer, surtout après 1975. En 1977, plusieurs écrivains signèrent un manifeste pour protester contre l'attitude répressive du gouvernement Husák. Ce manifeste, appelé "Charte 77", fut signé par des grands noms de la culture tchécoslovaque, comme les écrivains Václav Havel et Pavel Kohout, l'ancien ministre Jiří Hájek et le philosophe Jan Patočka.

Bien que le nombre de signataires fut en soi négligeable, la "Charte 77" est considérée comme un moment clé dans le mouvement de résistance au régime communiste totalitaire. Malgré les pressions, les intimidations et les vexations, les signataires tinrent bon, et contribuèrent fortement à la chute du communisme.

L'arrivée de Mikhaïl Gorbatchev au pouvoir à Moscou, avec la *perestroïka* et le *glasnost*, fut le début de la chute du communisme, aussi bien en U.R.S.S. que dans les pays satellites.

À Prague, la date de la chute du communisme fut le 17 novembre 1989. La commémoration du 50<sup>e</sup> anniversaire de la répression estudiantine du 17 novembre 1939 par les nazis fut le début de la "Révolution de velours", qui balaya le régime communiste en quelques semaines.



R.T., 2009, n° 546

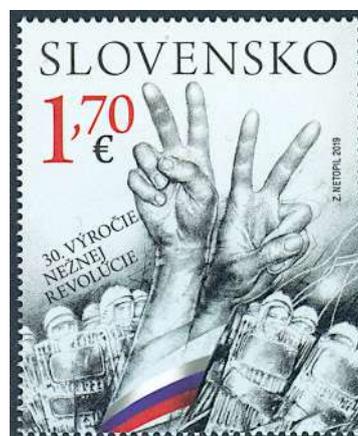


R.T., 2014, n° 751

70<sup>e</sup> & 75<sup>e</sup> anniversaire du 17 novembre 1939 et 20<sup>e</sup> & 25<sup>e</sup> anniversaire du 17 novembre 1989



Sl., 1999, n° 308



Sl., 2019, n° 784

10<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> anniversaire de la "Révolution de velours" de 1989



*R.T., 2019, bloc 78  
30<sup>e</sup> anniversaire de la "Révolution de velours" de 1989*

Dès le 10 décembre 1989, Husák fut prié de donner sa démission, et le 30 décembre, Václav Havel fut porté à la présidence de la Tchécoslovaquie.

Les premières élections libres furent organisées en 1990. Elles connurent une participation de 96%, et Havel fut réélu à la présidence.



*1990, n° 2837  
Václav Havel*



*1990, n° 2850  
Premières élections libres de 1990*

Dès le début, la liberté enfin retrouvée montra aussi les faiblesses de la Tchécoslovaquie : rapidement, les dissensions apparurent entre les Tchèques et les Slovaques, et aux élections de 1992, les vainqueurs furent les partis demandant la séparation.

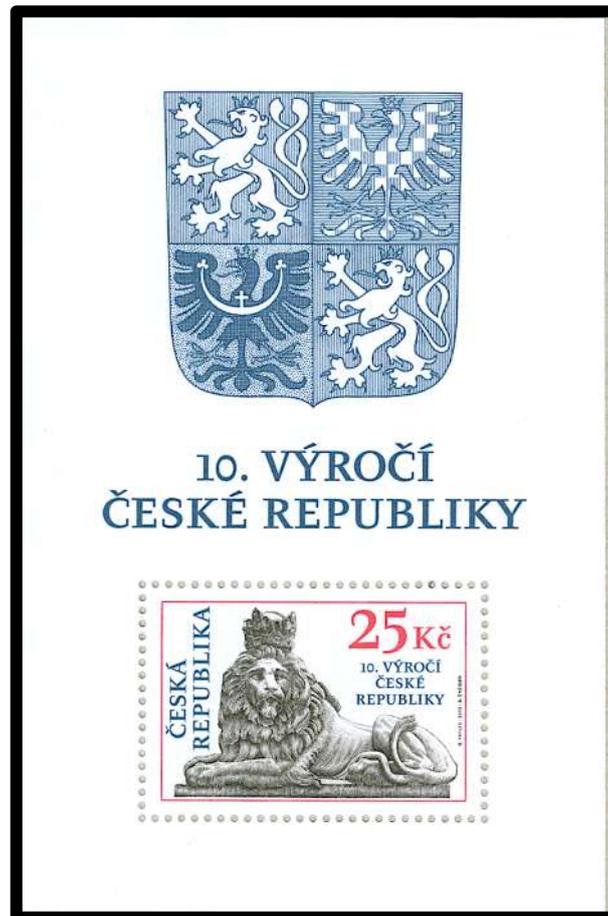
Après la "Révolution de velours" eut lieu le "Divorce de velours", avec, pour le 1<sup>er</sup> janvier 1993, la séparation de la Tchécoslovaquie en deux états indépendants : la République tchèque et la République slovaque. Cela a heureusement été un "divorce à l'amiable", avec consentement mutuel.

## 5. La République tchèque (1993 - ...)

La République tchèque indépendante, séparée de la Slovaquie, naquit donc le 1<sup>er</sup> janvier 1993.



*R.T., 1993, n° 1  
Indépendance de la République tchèque*



*R.T., 2003, bloc 16  
Dixième anniversaire de l'indépendance de la République tchèque*

Début 1993, Václav Havel, qui avait démissionné de son poste de président de la Tchécoslovaquie, fut élu à la présidence de la République tchèque. Il fut réélu en 1998 pour cinq ans. Il décéda fin 2011.

Voulant se placer au-dessus des partis, président malgré lui, il essaya toujours, aussi bien à l'intérieur de son pays que sur la scène internationale, de respecter la dignité humaine. Il fut appelé le "président-philosophe".



*R.T., 1993-2002, n°s 3, 69, 164, 238 & 310  
Václav Havel*



*R.T., 1996, bloc 3  
Václav Havel*

Le successeur de Havel à la présidence fut Václav Klaus, président de la République tchèque de 2003 à 2013. Né en 1941, il fonda en 1991 le Parti démocratique civique, qui devint le principal parti de la droite libérale en République tchèque. C'est lui qui s'accorda en 1992 avec Vladimír Mečiar, le leader séparatiste slovaque, pour la scission de la Tchécoslovaquie. Élu de justesse en 2003, il fut réélu en 2008, et il céda en 2013 la place à son successeur Miloš Zeman.



*R.T., 2003-2008, n°s 338, 352, 391 & 503  
Václav Klaus*



*R.T., 2013, n° 673 R.T., 2018, n° 881  
Miloš Zeman*



*R.T., 2018, bloc 66  
25<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance de la République tchèque*

La parfaite intégration du pays en Europe s'illustre par l'adhésion de la République tchèque aux principales institutions supranationales occidentales :

- Le 12 mars 1999 : l'OTAN
- Le 1<sup>er</sup> mai 2004 : l'Union européenne
- Le 21 décembre 2007 : la zone Schengen.

Il ne manque plus que le passage à l'euro...



*R.T., 1999, n° 207  
Entrée dans l'OTAN*



*R.T., 2004, n°s 364 & 365  
Entrée dans l'Union européenne*



*R.T., 2007, n° 486  
Entrée dans la zone Schengen*

## **6. La République slovaque (1993 - ...)**

L'indépendance de la Slovaquie fut surtout l'œuvre du séparatiste slovaque Vladimír Mečiar, qui négocia en 1992 avec le Tchèque Václav Klaus la scission de la Tchécoslovaquie. La République slovaque indépendante, séparée de la Slovaquie, naquit donc le 1<sup>er</sup> janvier 1993.



*Sl., 1993, n°s 128 & 129  
Indépendance de la République slovaque*



*Sl., 1997, n° 245*



*Sl., 1997, n° 258*



*Sl., 2003, n° 384*

*Cinquième et dixième anniversaire de l'indépendance de la Slovaquie*



*Sl., 2008, n° 497*



*Sl., 2013, n° 608*

*15<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> anniversaire de l'indépendance de la Slovaquie*



*Sl., 2018, n° 731  
25<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance de la Slovaquie*

Mečiar, qui était devenu le premier ministre, était un personnage extrêmement controversé, critiqué aussi bien dans son pays qu'à l'étranger par sa façon très autocratique de gouverner.

Il vécut en conflit perpétuel avec le premier président de la Slovaquie, Michal Kováč, qui occupa ce poste de 1993 à 1998.

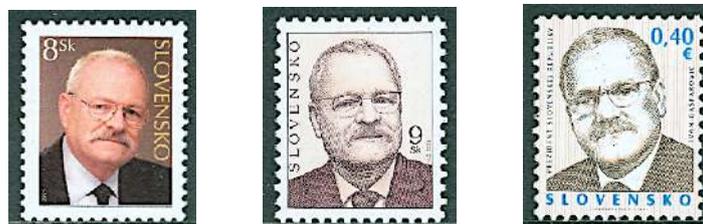


*Sl., 1993, n°s 133 & 146  
Michal Kováč*

Les successeurs de Kováč à la présidence de la Slovaquie furent Rudolf Schuster, de 1999 à 2004, suivi d'Ivan Gašparovič, à partir de 2004.



*Sl., 2000-2003, n°s 324 & 385  
Rudolf Schuster*



*Sl., 2004-2010, n°s 424, 450 & 549  
Ivan Gašparovič*



*Sl., 2009, bloc 30  
Ivan Gašparovič*

La bonne intégration du pays en Europe s'illustre pas l'adhésion de la Slovaquie aux principales institutions supranationales occidentales :

- Le 29 mars 2004: l'OTAN
- Le 1<sup>er</sup> mai 2004: l'Union européenne
- Le 1<sup>er</sup> janvier 2009: la zone euro



*Sl., 2004, n° 418  
Entrée dans l'OTAN*



*Sl., 2004, n° 417  
Entrée dans l'Union européenne*



*Sl., 2009, n° 520  
Entrée dans la zone euro*

A partir du 15 juin 2014, le nouveau président élu est Andrej Kiska, né en 1963. Il n'a aucun passé politique et n'appartient pas à un parti, mais sa popularité est grande : il a été élu au deuxième tour avec 59,4 % des suffrages.



*Sl., 2014, n° 647  
Président Andrej Kiska*

Le 30 mars 2019, Zuzana Čaputová a été élue à la présidence. C'est la première femme à occuper ce poste. En 2024, Peter Pellegrini lui succède à la présidence de la Slovaquie.



*Sl., 2019, n° 769  
Présidente Zuzana Čaputová*

L'actuel premier ministre, Robert Fico, élu en 2023, se désolidarise de la politique suivie par l'Union européenne, arrête l'aide apportée par la Slovaquie à l'Ukraine dans sa guerre contre la Russie et refuse les sanctions économiques proposées par l'Europe envers Moscou.

## **Bibliographie**

- Antoine Marès, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, éd. Perrin, France, 2005.
- Pavel Bělina, Petr Čornej & Jiří Pokorný, *Histoire des pays tchèques*, éd. du Seuil, France, 1995.
- Guy Coutant, *La Hongrie, Histoire et Philatélie*.
- Guy Coutant, *La Pologne, Histoire et Philatélie*.
- Et bien sûr, les inépuisables sources d'internet, en premier lieu *Wikipedia*

## **Table des matières**

- I. De la préhistoire à la Grande-Moravie (...-vers 900)
- II. Les Přemyslides (vers 900-1306)
- III. La maison de Luxembourg (1306-1437)
- IV. L'interrègne (1437-1526)
- V. Les Habsbourg (1526-1918)
  - 1. Les premiers Habsbourg (1526-1621)
  - 2. Les ténèbres (1621-1800)
  - 3. Le réveil (1800-1848)
  - 4. 1848
  - 5. La normalisation (1849-1914)
  - 6. La première guerre mondiale (1914-1918)
- VI. L'entre-deux-guerres (1918-1939)
  - 1. L'indépendance
  - 2. Le problème slovaque
  - 3. La situation économique et sociale
  - 4. Les problèmes extérieurs et la fin de la Tchécoslovaquie
- VII. La deuxième guerre mondiale (1939-1945)
  - 1. Le protectorat de Bohême et Moravie
  - 2. La Slovaquie
  - 3. L'aspect militaire et l'aspect politique
  - 4. La libération
- VIII. L'après-guerre (1945-...)
  - 1. La transition vers le communisme (1945-1948)
  - 2. Du stalinisme au "Printemps de Prague" (1948-1968)
  - 3. Le "Printemps de Prague" et la normalisation (1968-1989)
  - 4. Le retour à la démocratie (1989-1992)
  - 5. La République tchèque (1993-...)
  - 6. La République slovaque (1993-...)